

PHENIX

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

MAG

N°6

Le Space Opera flamboyant
Juan Miguel Aguilera

CRITIQUES
Do Conto
Gentle
Houellebecq
Vance

Stephen Baxter
L'histoire de la Terre

EXCLU
Le Dernier Michael
Crichton

Phenix Mag - 6 euros
N°6 - Octobre 2005

SOMMAIRE

News	3
Stephen Baxter (interview)	6
Les Non-Traduits	10
Juan Miguel Aguilera (interview)	12
Night Watch (ciné)	16
Do Condo (livre)	18
Vance (livre)	19
Houellebecq (livre)	20
Gentle (livre)	21
Cédric (livre)	22
Nouvelles d'Internet (internet)	23
Michael Crichton (livre)	24
Convention Française Tilff	28
BD	30

EDITO

Di -

vers auteurs à l'honneur dans ce numéro. Un Américain, un Anglais et un Espagnol. De quoi démontrer, si besoin était, de la mondialisation aussi en littérature. Et c'est évidemment une excellente chose. Les écrivains anglais et américains, nous les connaissons bien. La littérature anglo-saxonne envahit nos librairies préférées depuis longtemps et pour beaucoup, la SF est anglo-saxonne avant tout. Mais le monde ne s'arrête pas là, loin de là. Et un auteur espagnol du talent de Juan Miguel Aguilera est une véritable aubaine pour le monde entier. Il cumule le talent et l'imagination, l'innovation et le sens de l'aventure. Bref, c'est un grand auteur que nous vous invitons à découvrir dans ce numéro 6. Mais Phénix Mag vous propose aussi de redécouvrir des auteurs non-traduits, des critiques et une nouvelle rubrique internet qui fera le point sur des débats qui font rage sur la toile. Des débats SF, in s'en va sans dire.

Depuis peu, nous avons conclu un accord avec la Yozone (http://www.yozone.fr/article.php?id_article=1526) qui accueille tous nos anciens numéros, mais également tous nos articles. Nous vous invitons à aller visiter leur site très complet.

Mais qu'en est-il des nouvelles dans Phénix Mag? Pas beaucoup de textes à ce niveau-là me direz-vous. Vous avez raison, mais nous allons rapidement combler ce vide en publiant des numéros spéciaux nouvelles et des concours de textes en collaboration avec la Yozone. De nombreuses choses se mettent en place.

Rendez-vous déjà au prochain numéro avec plein de bonnes surprises.

Marc Bailly

Phénix Mag n°6, Octobre 2005. Edité par Les Editions du Chabernak, 5 rue de la Source, 7850 Marcq - Belgique.

<http://phenixweb.be.tf/> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeurs de publication et rédacteurs en chef :

Marc Bailly et Christophe Corthouts

Ont collaboré : Juan-Miguel Aguilera, Marc Bailly, Stephen Baxter, Georges Bormand, Sandrine Brugno-Maillard, Christophe Corthouts, Josèphe Ghenzer, Bruno Peeters, Fabienne Rose, Gérard Wissang

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

La Cascade des News...

Salut à tous... Bon alors, si je jette un regard dans le rétro, je vous ai déjà fait les news totalement féminines, les news totalement masculines, les news classiques... voire les news pas drôles du tout. Bon, alors c'est parti pour un nouveau défi, avec les news « en cascade ». Soit une news qui en appelle une autre, qui en appelle une autre, qui... vous avez saisi le principe. Même que c'est le metteur en page qui va se marrer à caller ses images sur une seule et unique colonne de textes pleines de titres en caractères gras et de machins en italiques... Bon courage petit gars... Et on débute avec une nouvelle qui concerne *Indiana Jones 4*. Selon plusieurs sites internet, le mannequin Laura Dutta (mais si, c'est elle qui a joué dans... euh... ah non, dans rien en fait, désolé...) aurait décroché un rôle dans les prochaines aventures de l'homme au chapeau mou. Ceci dit, dans le coeur du communiqué annonçant la chose, on découvre que le film devrait mettre en scène Harrison Ford et Sean Connery (hein ? Mais tout le monde a pourtant bien dit qu'Henri Jones était hors course ?) et que grosso modo, la belle charmeuse à un petit rôle parlant « qui ne l'empêchera pas de rejoindre Paris pour la saison des défilés ». Ouf, on a eu peur. Allez, avec un peu de chance, la performance de la dame restera sur la table de montage et tout le monde l'aura oubliée d'ici là.

Par contre, un qui n'a pas oublié d'être bête (hé

hé, je vous avais bien dit que cela allait s'enchaîner...), c'est Joss Whedon. Le créateur de *Buffy*, qui a lancé sans

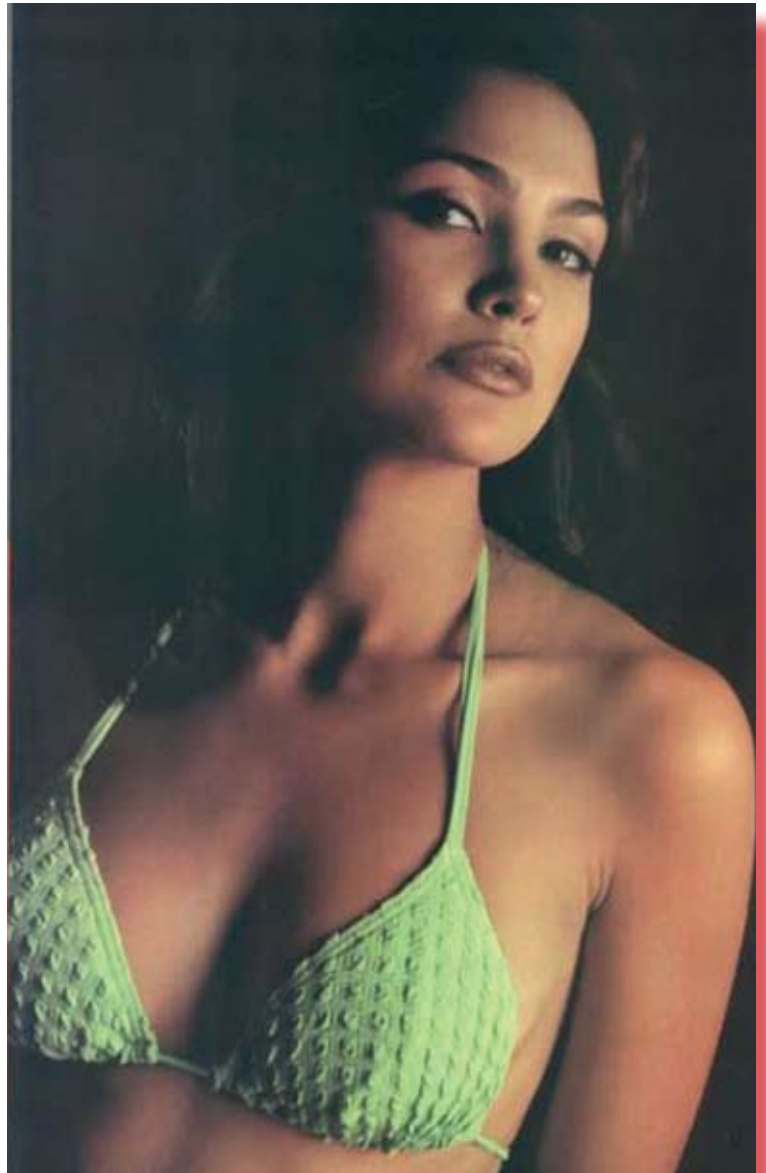
grand succès sur les écran américain *Serenity*, la version grand luxe de sa série *Firefly*, titille les fans en annonçant en pleine compa-



gne de promo du susnommé film que les aventures du buffyverse ne sont certainement pas totalement, complètement et irrémédiablement terminées. Autrement dit, « si je me plante aussi avec *Wonder Woman*, sur lequel je travaille pour le moment, je me replie sur les valeurs sûres et je réexploite le filon chasseur de vampire, histoire de me refaire ». Allez Joss, on ne t'en voudra pas vraiment, d'autant que le buffyverse est

plutôt sympa. **Tiens en parlant** de chasseur de vampires (et hop !) j'en connais un ancien qui va se glisser sous une cape totalement différente. En effet, Hugh Jackman, *Van Helsing* de triste mémoire pour certains (oui, mon père, j'avoue, j'ai aimé... Naaaan, pas m'obliger à regarder *Batman et Robin*, s'il vous plaît...), sera un des héros de l'adaptation du *Prestige*, le roman de Christopher Priest qui relate la lutte étrange entre deux prestidigitateurs (et non pas deux vrais magiciens élevés aux elfes de grain à Poudlard) dans l'Angleterre de la fin du siècle dernier... Enfin, du 19e hein, pas du 20e, faut

suivre aussi. Pour s'opposer à ce bon vieux Wolverine, c'est Batman qui s'y collera, autrement dit Christian Bale. Un choix somme toute logique puisque derrière cette adaptation se trouve Christopher Nolan, le réalisateur de... *Batman Begins*. On n'en sort pas !



NEWS

Tout aussi difficile d'ailleurs de sortir (et re-hop !) de la tendance actuelle d'adaptation à tous crins de jeux vidéo pour le grand écran. Après *Lara Croft*, *Resident Evil* ou encore *Doom*, on a beaucoup parlé ces derniers temps de l'adaptation de *Halo*, le jeu phare de chez Microsoft lors de la sortie de la XBOX. Avec un scénario développé au frais de la firme de Bill Gates, le film avait été acheté pour la somme record de 10 millions de dollars par Universal et la Fox, main dans la main. Mais la nouvelle qui surprendra tout le monde et qui vient de tomber sur les téléspectateurs, c'est le nom du producteur exécutif de cette adaptation : Peter Jackson. Et non, il ne s'agit pas d'un homonyme, mais bien du réalisateur le plus talentueux de sa génération qui nous prépare un petit film sur un singe grand comme ma mère et méchant comme un immeuble (ah, on me signale que c'est l'inverse, en régie...) intitulé *King Kong*. Du coup, les gens de Bungie, qui ont développé *Halo* pour Grossoft sont tellement contents qu'ils en font pipi dans leur culotte, tiens. Et quand on parle de culotte, difficile de ne pas évoquer cette image iconique des années 90, celle d'une Sharon Stone sans culotte justement, mettant au sup-

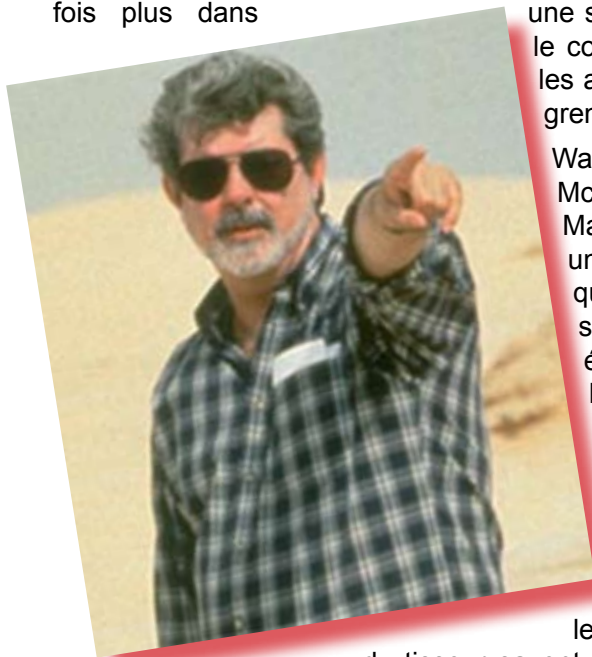
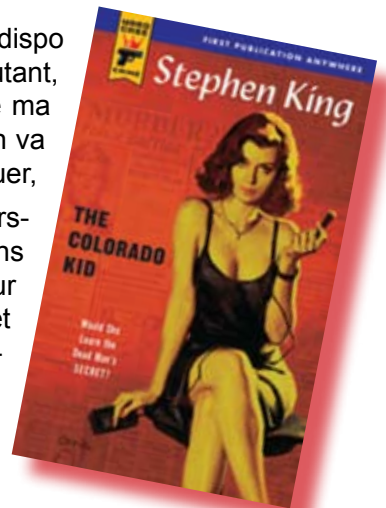


plique une bande de flics suants dans l'épatant *Basic Instinct* de Paul Verhoeven. La suite de ce polar faussement vénérable mais vachement bien troussé est en passe de débouler sur les écrans et Sharon annonce déjà la couleur. Pas de fougounne (oh ben...) et elle a fait appel à une doublure pour plusieurs de ses scènes de fesses... Alors là, je dis, d'un côté c'est honnête d'annoncer la couleur, mais en même temps, ça vous file un coup de tatane dans les rêves de jeunesse tout ça. Quand à ceux qui nous feront remarquer que cette news n'a pas vraiment sa place dans un webzine sur l'Imaginaire, je leur répondrais simplement « attendez voir si je pioche dans mes réserves de news imaginaires sur quoi je vais tomber »... **Tenez celle-là par exemple**, la société Vanguard qui nous a offert cette année un pas terrible-terrible *Valiant* en images de synthèse développera bientôt *Gnomes*, une histoire de nains de jardins vivants (aaarrggghhh) qui reçoivent l'aide d'un jeune garçon lorsqu'un infâme troll mangeur de nains se met

en tête de les boulotter. Et vous savez quoi ? Il paraît que le vilain troll n'est autre que le beau-père du gamin ! Bon alors, moi je rêve peut-être de la fougounne de Sharon Stone, mais j'en connais qui prennent des champignons dans les couloirs de certaines boîtes de production. **Hé ben tiens**, puisque nous en sommes à parler de champignons (attention, cet enchaînement là, fallait l'oser...) s'il y a bien un endroit sur lequel ces satanés trucs ne sont pas prêts de pousser, c'est sur la machine à écrire de Stephen King. Dans le souvenir lacrymal de certains, s'inscrit encore en lettre de feu la déclaration terrible du maître de Bangor : « Cette fois, j'arrête tout ». Bon ben d'accord alors. Oui, sauf qu'en fait, on avait pas vraiment tout compris. King n'arrête pas tout. En fait il n'arrête même pas d'écrire. Ni même de publier. Il va juste continuer à écrire des trucs qui le botte et les publier chez des éditeurs qui le bottent. Heu... Comment ? Ca se voit qu'en fait rien n'a changé ? Ah... Ceci dit, moi je répercute juste l'info hein.

NEWS

Et l'info c'est la sortie de *The Colorado Kid*, un polar pulp écrit par King et qui est dispo dans toutes les bonnes librairies depuis le 4 octobre. Il paraît que c'est court, percutant, drôle et que cela ressemble beaucoup à *Dolorès Claiborne* dans l'idée. Allez roulez ma poule, si tu nous promets une retraite où finalement tu écris tout autant qu'avant, on va pas vraiment t'en vouloir, va. Et puis si tu t'ennuies et que tu as quelques heures à tuer, **figure-toi que George Lucas** engage des scénaristes. Hé oui ! Dans la perspective de la série télé basée sur l'univers *Star Wars* et qui devrait être sur les écrans en 2007-2008, le barbu et son producteur préféré, Rick McCallum, engagent à tour de bras des auteurs. Faut dire que la série devrait faire pas loin de 100 épisodes et mettre en scène des personnages ultra-secondaires de la saga et peut-être de l'univers étendu. Faut donc développer tout cela fissa, pour pouvoir tourner à partir de l'année prochaine en Australie. Selon les dires de Lucas, le but est de produire pour un budget d'1 million de dollars l'épisode, des 50 minutes qui en coûterait 20 fois plus dans



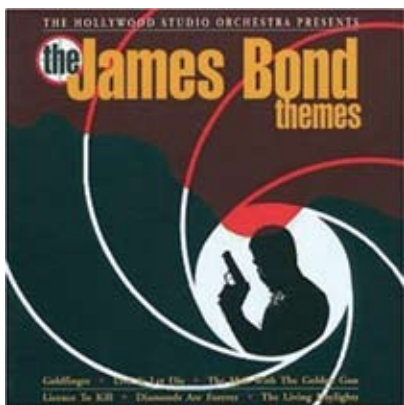
le coup tout le monde devra boire de l'eau de pluie et les acteurs seront tous habillés de vieux costumes récupérés dans le grenier d'Ewan McGregor. Encore que, distrait comme il est, le petit Obi

Wan, il est capable de les avoir balancés à la poubelle. **Tiens distrait ?** McGregor est-il alors le cousin de la toute mimi Kirsten Dunst ? La petite Marie Jane, comme l'appelle affectueusement Sam Raimi, nous en a fait une bonne la semaine dernière lors d'une conférence de presse. Alors que le monde entier (enfin presque), donnerait sa dernière chemise pour savoir quels seront les adversaires de Peter Parker dans le prochain épisode des aventures de *Spider Man*, v'là t'y pas que cette tête de linotte de Kristen annonce tout à trac que Venom et Sandman seront les prochains sur la liste des malfaisants. Les sites de fans ont failli exploser, Sony et Avi Arad (les producteurs...) n'ont pas moufeté (parce que c'est vrai ? Parce que c'est faux ? Celui qui sait nous envoie un mail...) et les spéculations continuent d'aller bon train. D'autant que

les amateurs de la saga du tisseur savent que Sam Raimi n'est pas amateur des « nouveaux » méchants dans le genre Venom... Mais qu'il adore par contre Sandman, Electro ou encore Le Léopard. Alors quoi ? Ben rien. Faudra attendre le communiqué officiel. **C'est d'ailleurs pareil** (et là, je réalise la double cascade de l'enchaînement et du glissement de sujet qui fâche avec le rédac chef... 007 !) avec James Bond. Le tournage de *Casino Royal*, alias *James Bond 21*, débute officiellement en janvier à Prague, les équipes de cascadeurs sont déjà en train de faire les andouilles aux Bahamas (moi aussi, je veux bien être cascadeur aux Bahamas, ça doit être chouette comme boulot ça...) mais personne ne sait qui sera



au commandes de l'Aston Martin. Brosnan avait dit plus jamais. Maintenant il dit « si on me le demande gentiment » et une ribambelle de jeunes talents plus bruns et plus impitoyables les uns que les autres espère décrocher la couronne. Quand à Martin Campbell, le réalisateur déjà derrière la caméra pour *GoldenEye*, il verrait bien Goran Vijnic, alias le Docteur Kovatch dans *Urgences*, enfiler le costard de pingouin. Dès que j'en sais plus, je vous préviens... Allez, enchaînons et à la prochaine.



ENTRETIEN

Stephen Baxter

Par Marc Bailly



Stephen Baxter comment allez-vous ?

Je vais très bien. Il y a un an, nous avons déménagé vers le nord de l'Angleterre, dans une région dont le paysage n'a pas changé depuis l'âge de bronze... Un coin que tout le monde devrait visiter d'ailleurs... Nous avons aussi un nouveau chien.

Après avoir voyagé dans le temps, dans l'espace, vous revenez sur Terre et vous nous retracez son histoire. Pourquoi ?

J'ai été frappé par la réalité de l'évolution lorsque j'ai visité l'Australie, il y a quelques années. Lorsque j'ai observé des animaux comme les kangourous, je me suis rendu compte qu'il y avait diverses « branches » au sein de l'évolution. Je voulais décrire ces forces qui nous ont forgés à travers le temps.

Charles Darwin semble vous fasciner. Pourquoi ? Est-ce que cet homme a fait évoluer la race humaine ?

Oui. Un simple coup d'œil autour de vous vous permet de réaliser à quel point la « théorie » de Darwin est exacte. Et c'est une fameuse réussite de notre part, d'avoir compris autant de choses sur nos propres origines. La découverte de Darwin est sans doute la plus importante de notre histoire...

Quelle a été, pour vous, la période la plus fascinante à écrire dans ce roman ?

Ce ne fut pas une époque en particulier, mais plutôt un challenge technique que sous-entend l'écriture d'un tel roman. Ecrire un roman qui couvre des centaines de millions d'années, c'est atteindre les limites de la forme romanesque. Comment structurer le tout ? J'ai d'abord imaginé utiliser le point de vue de personnages immortels. Je me suis finalement décidé pour un exercice et un changement de point de vue qui passe des pré-humains pour faire un zoom arrière et capter le monde comme un tout.

La manière dont vous décrivez la chute de la météorite au temps des dinosaures est fascinante, cela vous a-t-il demandé beaucoup de recherches ?

Oui, mais il existe aujourd'hui des études assez développées sur les résultats d'un tel impact. Cet événement fut un croisement remarquable entre les énergies cosmiques et une biosphère très fragile.

Que pensez-vous d'un film comme *Jurassic Park* ?

Je les apprécie. Hollywood est capable de raconter des histoires simples en y glissant quelques éléments de vérité. *Le Jour d'Après* est également un bon exemple de film « éducatif ».

Vous ne semblez pas très optimiste quant à l'évolution de la vie sur Terre. Croyez-vous vraiment que nous allons droit dans le mur ?

En fait non. Mais pour les besoins du livre, pour montrer clairement la réalité de l'évolution, il était plus poignant d'imaginer le développement, puis la chute de l'humanité. La plupart de mes romans parlent plutôt d'évolution de l'humanité et je crois que cela sera le cas.

Que faudrait-il faire pour nous sauver ?

Nous devons travailler ensemble et réfléchir clairement. Les sociétés, par le passé, y sont arrivées. Par exemple les Polynésiens, ou les Japonais, qui ont appris à conserver des ressources limitées.

Mark Lynas, un de vos compatriotes, a écrit un livre, *Marée Montante* (voir numéro précédent), qui nous met en garde contre le réchauffement climatique. Qu'en pensez-vous ?

C'est un problème réel... Et un challenge de taille. Et nous allons le prendre en pleine figure alors que les réserves d'énergie « bon marché » (le pétrole) s'épuisent. Mon prochain roman, *Transcendent* parle de ce challenge et de la manière dont nous allons remporter la bataille. Je crois que nous remporterons la victoire, mais les changements seront profonds et le défi est de taille.

Lorsque j'ai observé des animaux comme les kangourous, je me suis rendu compte qu'il y avait diverses « branches » au sein de l'évolution. Je voulais décrire ces forces qui nous ont forgé à travers le temps.

Comment se porte la SF en Grande-Bretagne, quels en sont les auteurs-phares actuels ?

Elle est en pleine forme. Lors de la WC de Glasgow, le gagnant du Hugo était Anglais (Susanna Clarke)... Ainsi que tous les nommés (Charles Stross, China Mieville, Ian McDonald, Ian Banks).

La SF devrait-elle jouer un rôle plus important dans l'extrapolation de nos problèmes actuels ?

Elle joue déjà un grand rôle ! De nombreuses personnes comprennent et découvrent ces problèmes à travers la SF... Je crois qu'elle ne pourrait pas jouer un rôle plus grand !

En France, la SF est considérée comme une littérature peu sérieuse. Comment cela se passe-t-il en Angleterre ? Cela ne vous pose-t-il aucun problème avec votre travail scientifique dans les universités ?

C'est pareil, je pense. La SF

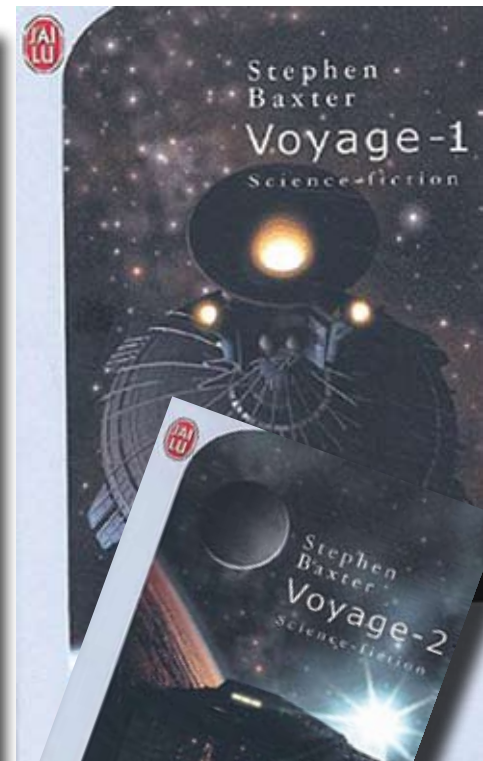
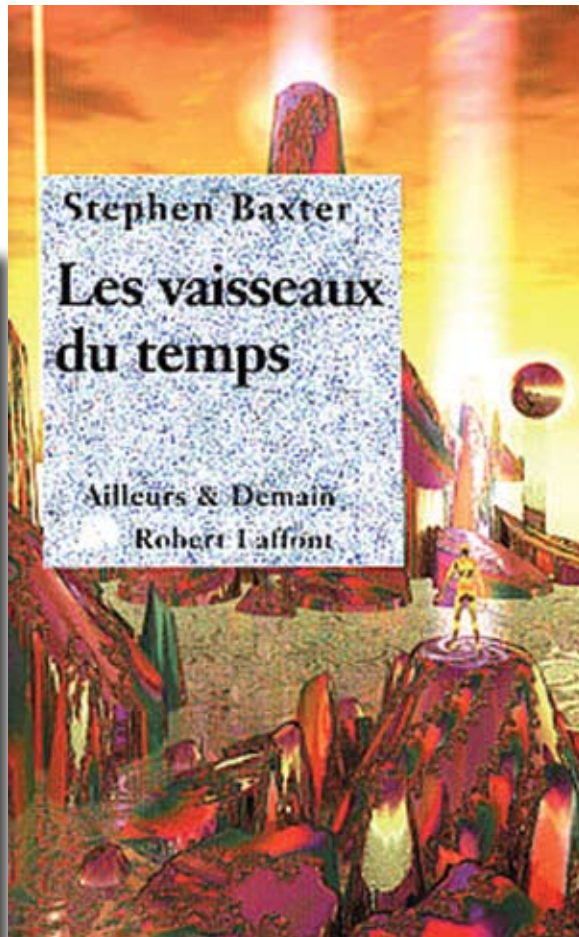
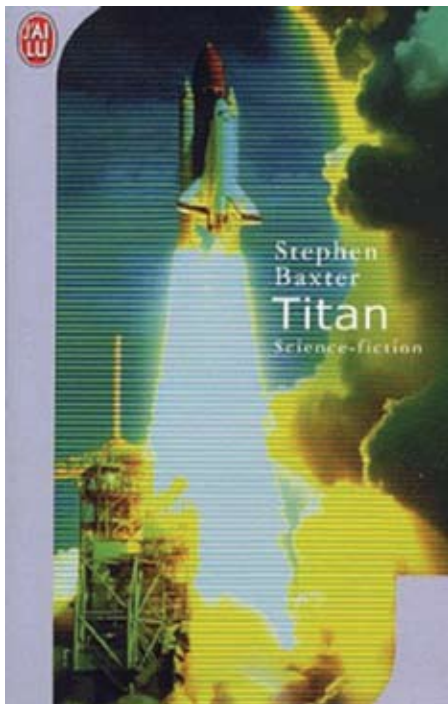
souffre d'un certain snobisme de la part des amateurs de littérature « classique ». Mais cela ne me gêne pas... Pas plus que les lecteurs de SF d'ailleurs. Et puis les idées et les techniques de la SF trouvent toujours le chemin de la littérature « classique ».

A quand une adaptation au cinéma d'un de vos livres ?
Un jour sans doute...

Vos projets ?

Mon prochain roman, *Transcendent*, le dernier de la trilogie intitulée « Destiny Children » s'attache à la destinée de l'humanité. Je suis en train d'écrire un roman avec Arthur C. Clarke et j'ai commencé à travailler sur une série d'aventures uchroniques intitulée « Tim's Tapestry ».

Ecrire un roman qui couvre des centaines de millions d'années, c'est atteindre les limites de la forme romanesque.



Stephen Baxter *Evolution*

Stephen Baxter est le digne successeur de H.G. Wells et de Arthur C. Clarke. Il parvient, grâce à ses romans, à donner une suite à *La Machine à Remonter le Temps* avec *Les Vaisseaux du Temps* qui a gagné le Prix Bob Morane en 2000, à nous faire voyager dans l'espace avec *Titan* qui vient de paraître aux Editions J'ai Lu ou avec *Voyage*.

Baxter est né en 1957 et est ingénieur en mathématiques à l'université de Cambridge et docteur en aéronautique à l'université de Southampton. Lors d'un séjour à Bruxelles, il y a quelques années, il m'est apparu comme quelqu'un de curieux et d'une grande modestie.

Dans son dernier livre paru en français, *Evolution*, Stephen Baxter se rapproche de Charles Darwin. Il nous retrace l'évolution de la race humaine, de 65 millions d'années dans le passé à un futur encore plus éloigné de 500 millions d'années. Il nous fait vivre par bonds successifs la vie des créatures qui ont peuplé notre planète. Nous suivons donc l'évolution de la Terre et ses grands bouleversements climatiques (la comète qui anéantit les dinosaures, les périodes de glaciation) ou géologiques (éruptions volcaniques, scission

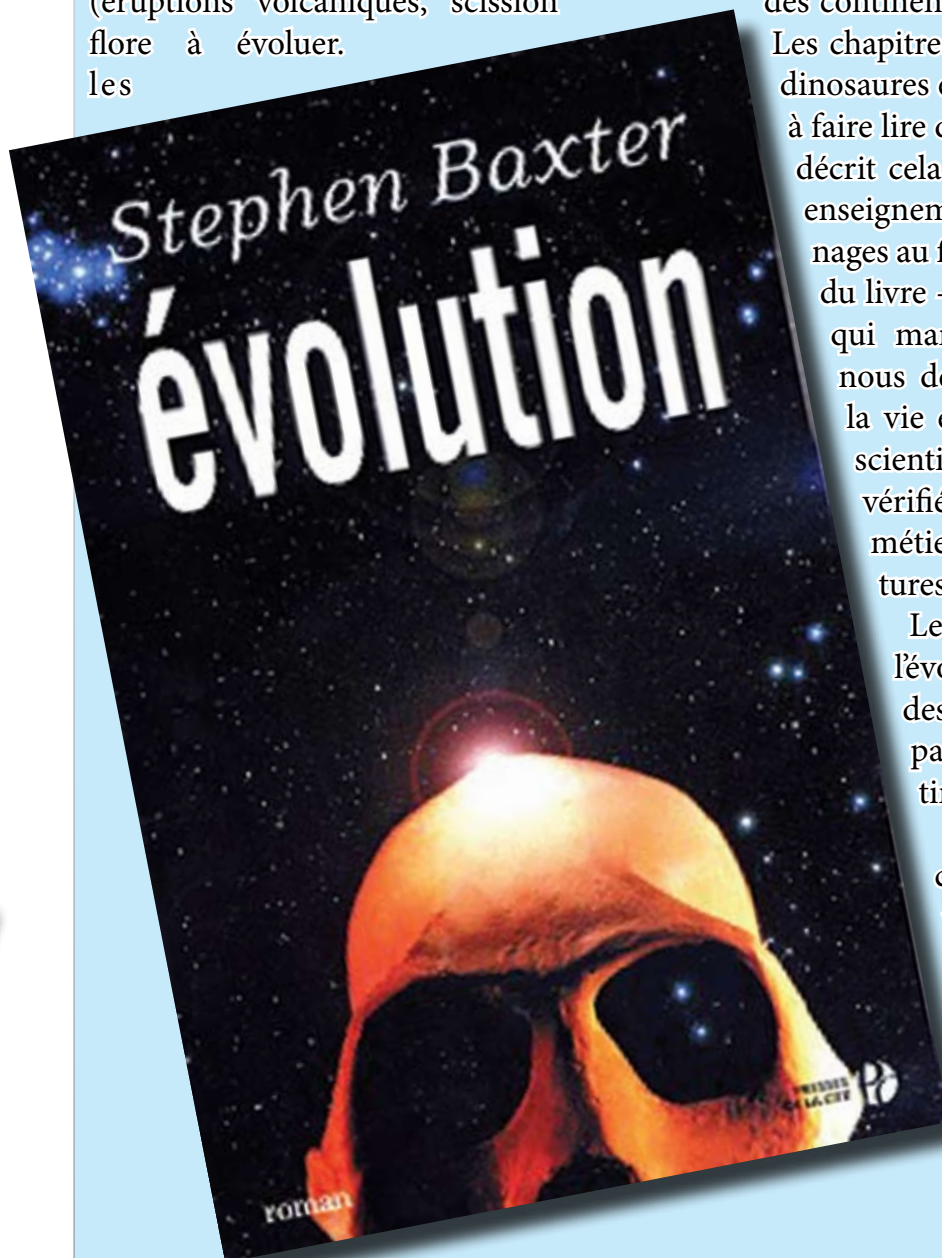
flore à évoluer.

les continents) et qui ont contraint la faune et la flore à évoluer. Les chapitres consacrés à la comète qui détruit les dinosaures et presque toute la vie sur Terre seraient à faire lire dans toutes les écoles. En effet, Baxter décrit cela avec force et réalisme. Un véritable enseignement. Nous suivons donc des personnages au fil des pages, - et c'est là une des forces du livre -, qui vivent, qui évoluent, qui fuient, qui mangent, qui se questionnent. Baxter nous décrit, étape par étape, l'évolution de la vie et de l'intelligence. Baxter, en grand scientifique qu'il est, émet des hypothèses vérifiées, mais il n'en oublie pas moins son métier d'écrivain et nous invente des créatures imaginaires mais plausibles.

Le dernier quart du livre nous retrace l'évolution de notre planète et de nos descendants. Ce qu'il nous décrit-là n'est pas rose. Baxter n'est pas vraiment optimiste.

Stephen Baxter nous permet, au fil de ces 700 pages, de mieux nous connaître, de mieux connaître la vie de la Terre et c'est passionnant d'un bout à l'autre. Un livre qui vous rendra indéniablement plus intelligent.

Stephen Baxter, Evolution, Presses de la Cité, 734 pages.



Marc Bailly

LES NON-TRADUITS

PAR GEORGES BORMAND

Celia S. Friedman

(d'après la page http://www.futurefiction.com/c__s__friedman.htm#bio)

Celia S. Friedman est née en 1957. Ses parents sont Nancy et Herbert Friedman. Habitée dès son plus jeune âge au bruit de la machine à écrire de son père, ingénieur en radio, et rédacteur de nombreux magazines techniques, lectrice passionnée dès son plus jeune âge, elle effraya un testeur à l'âge de six ans : comme il lui demandait de dessiner une maison et d'écrire sur la famille qui l'habitait, elle lui écrivit une longue histoire sur une famille d'ETs .

Du fait que, lors d'un voyage en France, le seul livre en anglais qu'elle trouva fut un Asimov (*Earth is Room Enough*, recueil de nouvelles), elle déduisit que la SF était la forme ultime de la littérature.

A treize ans, elle écrivit une histoire de vampires dans son cahier de maths (elle estime que les lecteurs devraient être

heureux que cette très mauvaise histoire soit perdue). Un an plus tard, après avoir été traitée de « vulgaire terrien » par ses camarades de classe, elle entreprit l'écriture d'une histoire de 10000 ans d'un empire interstellaire, base de son futur premier roman, *In Conquest Born*. Elle fut alors reconnue par ses camarades de classe comme un véritable extraterrestre.

Inscrite à 17 ans à la Brandeis University, elle étudia les maths pendant un an, puis le théâtre. Plus important, elle découvrit la Society for Creative Anachronism et la joie de passer ses week-ends en costume d'époque. A 19 ans, elle passe à la Adelphi University et, sa mère lui ayant suggéré de devenir dessinatrice de costumes, elle trouva l'idée idiote : les costumes étaient un jeu, et dans le monde réel, on ne vous paie pas pour jouer.

Après avoir rejoint la League of Renaissance Swordsmen et participé avec eux à de nombreux festivals, elle rencontra Rick Umbaugh, qui lut ses œuvres et lui dit de les publier. Il se référait à l'énorme quantité de création littéraire écrite sur les mondes de Braxi et Azea et la guerre éternelle entre eux.

En 1978, elle obtint, à l'Université de Georgie, son MFA en dessin de costumes. C'est là que, sous la pression de Rick, elle commença à assembler les nombreux morceaux d'histoire de son œuvre et à rédiger un roman construit... mais elle en était encore loin.

En 1981, Celia prit son premier travail, en tant que Professeur Assistant de Création de Costumes à Geneseo, NY. Surchargée de travail 7 jours par semaine, elle se détendait en écrivant des nouvelles la nuit.

C'est ainsi qu'elle en arriva un jour de 1983, après une nuit entière d'écriture frénétique qui avait produit 30 pages inspirées, comme il apparut à la relecture, par l'hiver glacial de Rochester, à les relire le matin et à se dire "Damnation, voilà qui est bon, assez bon pour être vendu." (C'était le chapitre 11 de *In Conquest Born*).

Avant d'aller enseigner à la Shenandoah University, Winchester, Virginia, elle consacra l'été à rédiger ses textes en un roman vendable. Elle ne croyait pas qu'un roman aussi décousu pourrait être vendu, mais comme elle était incapable

de faire autre chose avant de l'avoir proposé et qu'il ait été rejeté....

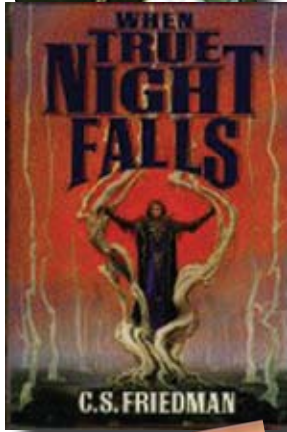
Rick insistait en permanence. Après quatre heures de communication téléphonique pour trouver le titre, elle soumit finalement *In Conquest Born* à DAW Books, et attendit le message de refus. Il n'y eut pas de refus.

DAW aimait son livre. Elle apprécia DAW et publie depuis lors chez eux. Elle doit une reconnaissance spéciale à son editrice Betsy Wollheim, qui a toujours regardé son œuvre avec une grande pénétration et ne l'a jamais incitée à la facilité juste pour vendre un livre. Depuis le milieu des années 90, son agent est Russ Galen, qui mérite lui aussi d'être cité pour toutes ces choses que font si bien les agents, y compris fournir des idées artistiques.

Celia a arrêté sa carrière de costumière après avoir dessiné les costumes de 100 spectacles universitaires ou professionnels. En partie pour avoir plus de temps pour écrire, en partie pour développer sa vie sociale. Elle a toutefois découvert qu'elle n'est pas heureuse de rester seule à la maison face à son ordinateur, et a entrepris d'enseigner l'écriture créative dans un lycée local. Cela lui donne l'occasion de passer du temps avec des professeurs vraiment doués et de jeunes gens exceptionnels. (Elle a dédié le chapitre 17 de *The Wilding* à ses étudiants de première année d'écriture, ils sauront pourquoi.)

Son père a vécu juste assez longtemps pour voir son premier livre publié. Elle fait l'éloge de sa mère dans l'introduction de *This Alien Shore*, écrite alors qu'elle aidait à la soigner dans ses derniers mois. Son frère Larry a écrit trois livres à succès sur le travail, (*Getting Partnering Right*, *The Channel Advantage*, et *Go-To-Market Strategy*) et compose de la musique dans son temps libre. Il a épousé une artiste de talent, Kim Dobson Friedman, qui l'aide dans sa recherche et l'écriture.

Appartiennent aussi à la famille, Coco, un grand chat noir angora qui a appartenu à sa mère, Shiva, un bâtard à poils bleus courts recueilli à Winchester, et Tasha, un chat Maine Coon tigré à la curiosité insatiable qui participe à l'écriture.



Bibliographie de C. S. Friedman

L'œuvre de C. S. Friedman comporte à ce jour, sauf erreur, 7 romans et un livre de jeu de rôle.

In Conquest Born, le premier paru, en 1986, est l'affrontement des chefs de guerre de deux empires stellaires ennemis qui vont apprendre à se comprendre et ne trouveront la paix entre eux que dans la mort.

The Madness Season, 1990, raconte comment l'un des derniers rebelles d'une Terre conquise par une espèce extraterrestre va, grâce à ses dons de loup-garou et à la découverte d'alliés d'un autre monde, utiliser le point faible des conquérants pour les vaincre.

This Alien Shore, 1998, est la lutte entre des corporations multinationales pour s'emparer des capacités exceptionnelles d'une mutante qui permettraient, peut-être, de révolutionner la conquête spatiale.

Black Sun Rising, 1991, et ses deux suites *When True Night Falls*, 1993 et *Crown of Shadows*, 1995, constituent la trilogie de *Coldfire*, assez proche de celle de *Darwath*, de Barbara Hambly. Il s'agit donc d'une lutte entre les forces du Mal et les défenseurs d'une colonie sur une planète proche des confins de la galaxie, où les objets technologiques ne fonctionnent pas, et où des forces spirituelles et « magiques » se sont réveillées à l'arrivée des colons; le héros est, en fait, celui qui est considéré comme le monstre absolu, qui a sacrifié sa famille à l'obtention de l'immortalité, et qui va, progressivement, racheter son crime et perdre ses pouvoirs en sauvant ses semblables. Seul le premier volume a été traduit et publié par L'Atalante.

The Erciyas Fragments, 1999, est le seul livre publié chez un autre éditeur que Daw, en l'occurrence White Wolf. C'est le livre d'accompagnement d'un jeu de rôle de White Wolf. Il s'agit d'une ancienne version du Livre de Nod, avec bien plus de texte et un sujet bien différent de celui des autres versions (p. ex., le "Livre de Nod"). Découvert au 12^e siècle par un moine de Cappadoce, les Fragments contiennent une version de l'histoire de Caine qui est en même temps plus complète, et assez différente des autres versions.

The Wilding, 2004, est une reprise du cadre de *In Conquest Born*, plusieurs siècles plus tard.

On peut rajouter à cette bibliographie trois textes courts :

- *Welcome to the World of Darkness*. Article de non-fiction sur la communauté des joueurs de *Vampyre*, publié dans le magazine *Vampyre* en 1997

- *The Dreaming Kind*. Nouvelle publiée dans la collection Catfantastic (Daw Books, 1989) Republiée dans la collection *Nine Lives* (St. Francis Hospice, 2001)

- *Downtime*. Nouvelle publiée dans la collection Daw 30th Anniversary Science Fiction Anthology (DAW Books, 2002)



ENTRETIEN

Juan Miguel Aguilera

Par Marc Bailly



© Fabienne Rose

En quelques mots, pouvez-vous vous présenter ? Qui êtes-vous ? Comment fonctionnez-vous ? L'écriture est-il votre métier ? Quelles sont vos passions ?

Je m'ennuie si je me consacre à une seule chose. J'aime écrire, dessiner, peindre, concevoir... J'ai fait des études de concepteur graphique à Valence et j'ai débuté dans l'illustration de roman de SF. J'écris et je suis passionné de physique, d'histoire et de religion.

Qu'est-ce qui vous a inspiré pour écrire ce livre ?

Particulièrement, les théories de Pierre Teilhard de Chardin et le concept de John Desmond Bernal sur les mondes, la chair et les démons. Chardin était un jésuite français qui a créé la théorie de Point Oméga, une théorie récemment remise à la mode par le physicien Frank Tipler dans son livre "Physique d'Immortalité". Dans ma nouvelle "Le Voyage vers le centre de l'univers", je me suis amusé en imaginant que Chardin et Jules Verne se connaissaient; les deux Français qui ont créé les visions les plus hardies sur ce qui allait être notre avenir, sur le plan matériel et sur le plan spirituel.

L'Anglais John Desmond Bernal est le prophète de l'arrangement de l'homme de l'espace. Longtemps avant que Freeman Dyson ne parle de sa célèbre sphère, Bernal évoquait déjà la possibilité que l'être humain vive dans l'espace et s'adapte à cela. Teilhard et Bernal se retrouvent sur la théorie selon laquelle l'être humain devra se développer pour quitter le berceau de sa planète et s'étendre vers les étoiles.

Un roman comme « Mondes et Démons » vous demande-t-il beaucoup de temps à écrire ?

Je prend un an pour écrire un roman. Et je suis en retard, au moins deux ans dans la collecte de documentation pour le suivant. Mais l'univers de Akasa-Puspa, je l'ai étudié à fond et n'ai pas besoin de beaucoup de documentation sur le sujet. Je me sens à l'aise dans Akasa-Puspa, puisque j'écris des histoires placées dans cet univers depuis 25 ans.

Comment avez-vous fait pour faire côtoyer des civilisations et des modes de pensées aussi différentes ?

Tout simplement en observant notre monde sous une perspective différente. La biologie est une source d'inspiration pour moi. Il y a des relations très particulières dans le règne animal et le règne végétal. L'histoire m'inspire aussi. J'ai découvert lorsque j'écrivais *La Folie de Dieu* que les récits de voyages médiévaux avaient le même « sense of wonder » pour les lecteurs de l'époque que la SF des années cinquante. L'être humain est toujours à la recherche d'idées exotiques et la SF est aujourd'hui une réponse à ce besoin.

Croyez-vous que des romans comme le vôtre, qui font côtoyer des modes de pensées différents et essaient de les expliquer, feront changer la mentalité de notre monde ?

Je crois que la SF est en général un merveilleux outil pour analyser notre réalité. Par exemple, *l'Agonie des Lumières* de George RR Martin nous présente une société réactionnaire et machiste

et il en mène l'analyse

à la perfection. La SF est une sorte de miroir déformant qui nous offre un nouveau point de vue sur le monde réel. Elle est parfaite dans ce rôle et je trouve honteux que les critiques de littérature générale ne remarquent pas cela. Dans mon roman *Mondes et Démons*, je traite d'un sujet qui m'est proche et que je traite aussi dans mes autres romans, celui de la rencontre avec l'Autre qui nous oblige à revoir notre point de vue sur la société. Nous sommes sur une voie où notre défi dans l'avenir sera d'apprendre à vivre avec des gens qui sont culturellement différents.

Quels sont pour vous les cinq plus grands Space Operas de tous les temps ?

J'ai une vision personnelle de ce que doit être un bon Space Opera. Si ce n'est qu'aventure spatiale, batailles et rien plus, je ne suis pas intéressé. A partir de ce point de vue, voici la liste de mes romans « space op » préférés.

1/ "Lagonie de la lumière" de George R. R. Martin

2/ "La paille dans l'œil de Dieu" de Larry Niven, Jerry Pournelle

3/ "Dune" de Frank Herbert

4/ "Starship Troopers" de Robert Heinlein

5/ "Chroniques de Durdane" de Jack Vance

L'être humain est toujours à la recherche d'idées exotiques et la SF est aujourd'hui une réponse à ce besoin.

Vous êtes-vous inspirés de space operas existants pour écrire votre livre ?

Je suis heureux que vous me posiez cette question, car j'ai lu que mon roman serait inspiré du cycle de *l'Élévation* de David Brin. J'imagine que c'est à cause de l'apparition d'un pilote-dauphin dans *Mondes et démons*, parce que je ne trouve pas d'autres points communs. Mais je n'aime pas les romans de David Brin et je n'en ai lu que deux ou trois de lui. *Mondes et démons* est un roman inscrit dans le cycle d'Akasa-Puspa. Javier Redal et moi travaillons sur cette série depuis le début des années 80. Nous avons commencé pour un magazine espagnol appelé "Nueva Dimensión". Les pilotes-dauphins apparaissent déjà dans ces premières histoires, bien avant que la série de Brin n'ait été publiée en Espagne. Mon premier roman écrit au duo avec Javier Redal, est "Mundos en el abismo" (publié en France sous le titre *Les enfants de l'éternité*) et il date de 1986. On parlait beaucoup de l'intelligence possible des dauphins durant ces années et j'imagine que David Brin s'en est inspiré, un peu comme nous. Quand vous écrivez de la science-fiction avec un composant scientifique fort, vos sources d'inspiration principale sont les magazines scientifiques. Néanmoins, je reconnais l'influence importante de certains auteurs de science-fiction qui déjà étaient des classiques dans ces années-là : Larry Niven, Robert Heinlein, Jack Vance, Van Vogt... Dans ma jeunesse, j'ai lu passionnément tous ces romans et sans aucun doute m'ont-ils inspiré.

Comment se porte la SF espagnole dont vous êtes le représentant le plus connu ici en France ?

En Espagne, j'ai formé une partie de la génération qui a renouvelé la science-fiction pendant les années de la transition démocratique. Durant la dictature, la science-fiction que l'on écrivait dans mon pays était très différente de ce qui se faisait dans le reste du monde. C'était très intéressant aussi, mais l'intention poli-



Illustration de Juan Miguel Aguilera pour le roman «Agonie de la lumière» de George R.R. Martin

Nous devons quitter cette planète ou nous éteindre en tant qu'espèce.

tique prenait le pas sur la qualité littéraire. Avec la démocratie est venue la normalisation. Le roman que j'ai écrit avec Javier Redal, "Mundos en el abismo" (en France: "Les enfants de l'éternité"), et le roman "Grimas de luz", de Rafale Marajó, ont, tous les deux été, le début de cette nouvelle science-fiction espagnole.

Pensez-vous que le salut de l'être humain se trouve dans les étoiles ?

Oui. Sans aucun doute. Je sais que l'espace n'est pas très à la mode pour le moment, nous avons le satellite Cassini autour de Saturne et franchement cela ne fait pas la Une des journaux. Mais notre avenir est dans les étoiles, n'en doutez pas. L'image la plus réaliste que nous avons eu de nous-mêmes en tant qu'espèce est celle de notre planète observée de l'espace. Cette image, la Terre comme quelque chose de fragile et fini, nous a placés finalement dans la perspective plus réaliste de ce que nous sommes. Comme Tsiolkovski a dit: "la Terre est le berceau de l'humanité, mais il n'est pas possible de vivre pour toujours au berceau". Nous devons quitter cette planète ou nous éteindre en tant qu'espèce.

Pourquoi écrivez-vous ?

Je ne le sais pas. C'est quelque chose que je me suis souvent demandé. Je suis un auteur qui souffre quand il écrit. J'aime la phase de documentation et les révisions finales, mais quand j'écris cela me fait vraiment mal et je m'étonne de ne pas savoir m'arrêter d'écrire. Mais j'imagine des histoires depuis que je suis un enfant et cela signifie que je suis prédisposé à cela. Je n'ai pas choisi, simplement je suis un auteur.

Qu'est-ce qui vous énerve ?

C'est une question très générale. Il y a beaucoup de choses que je ne supporte pas, parce que je ne suis pas une personne calme et je m'emporte facilement pour mes idées. J'ai horreur de la xénophobie et du racisme en tout genre. Le nationalisme et le repli sur soi des habitants de certaines provinces... Alors que nous appartenons finalement à la même espèce et que nous partageons un destin similaire...

Qu'est-ce qui vous plaît dans l'écriture ?

L'imagination, et chercher la documentation nécessaire afin que ce rêve ait l'aspect final d'une histoire crédible. J'aime polir (jusqu'à l'obsession) tous les détails de l'histoire.

Quel sera votre prochain roman ?

Mon prochain roman traitera du voyage que le jeune Carlos V fait durant l'année 1517 pour prendre possession de son royaume espagnol. Il y a un grand mystère à son sujet et qui lui a permis d'occuper le trône d'Espagne. Ceux qui lui précédaient dans le droit dynastique pour l'accession au trône étaient morts les uns après les autres, et sa mère, Juana, était folle enfermée à Tordesillas. C'est une histoire d'intrigues et de sorcellerie à l'époque de la Renaissance, une époque qui a jeté les bases de l'Europe actuelle.

Illustration de Juan Miguel Aguilera pour son roman «Mondes et Démons»



Juan Miguel Aguilera *Mondes et Démons*

Juan Miguel Aguilera est le porte-parole de la SF espagnole. En quatre romans, il s'est imposé non seulement en Espagne, mais aussi en Europe. Né en 1960, il possède un souffle épique exceptionnel et est doué d'un sens de la narration hors du commun. Son premier roman, *La Folie de Dieu* a remporté les Prix Bob Morane et Imaginales, un vrai gage de qualité.

Un avenir lointain. L'Empire et la Utsarpini, puissances rivales de 'amas globulaire d'Akasa-Puspa, font la découverte de la Sphère. La Sphère est un objet astronomique d'un rayon de deux cents vingt-cinq millions de kilomètres. La Sphère est un univers de dix millions de soleil grouillant de vie et de civilisations si proches entre eux que les voyages interstellaires sont possibles assez facilement. Les humains font la guerre aux angriffs, qu'ils appellent les démons, c'est tout dire. Les angriffs apprécient seulement les humains pour une seule chose : ils sont comestibles !

Dans ces mondes et ces vaisseaux spatiaux qui s'affrontent, des mystères planent : qui a construit la Sphère et pourquoi ; qui sont les Noosphérites quarts paralysé ; quel but refasson-

; quel rôle joue Isa Govinda, humain au trois-poursuivent ces machines auto-répliquantes qui nent l'univers ; ce dauphin intelligent va-t-il sauver les humains ; les angriffs sont-ils tellement aussi barbares qu'on le dit ?

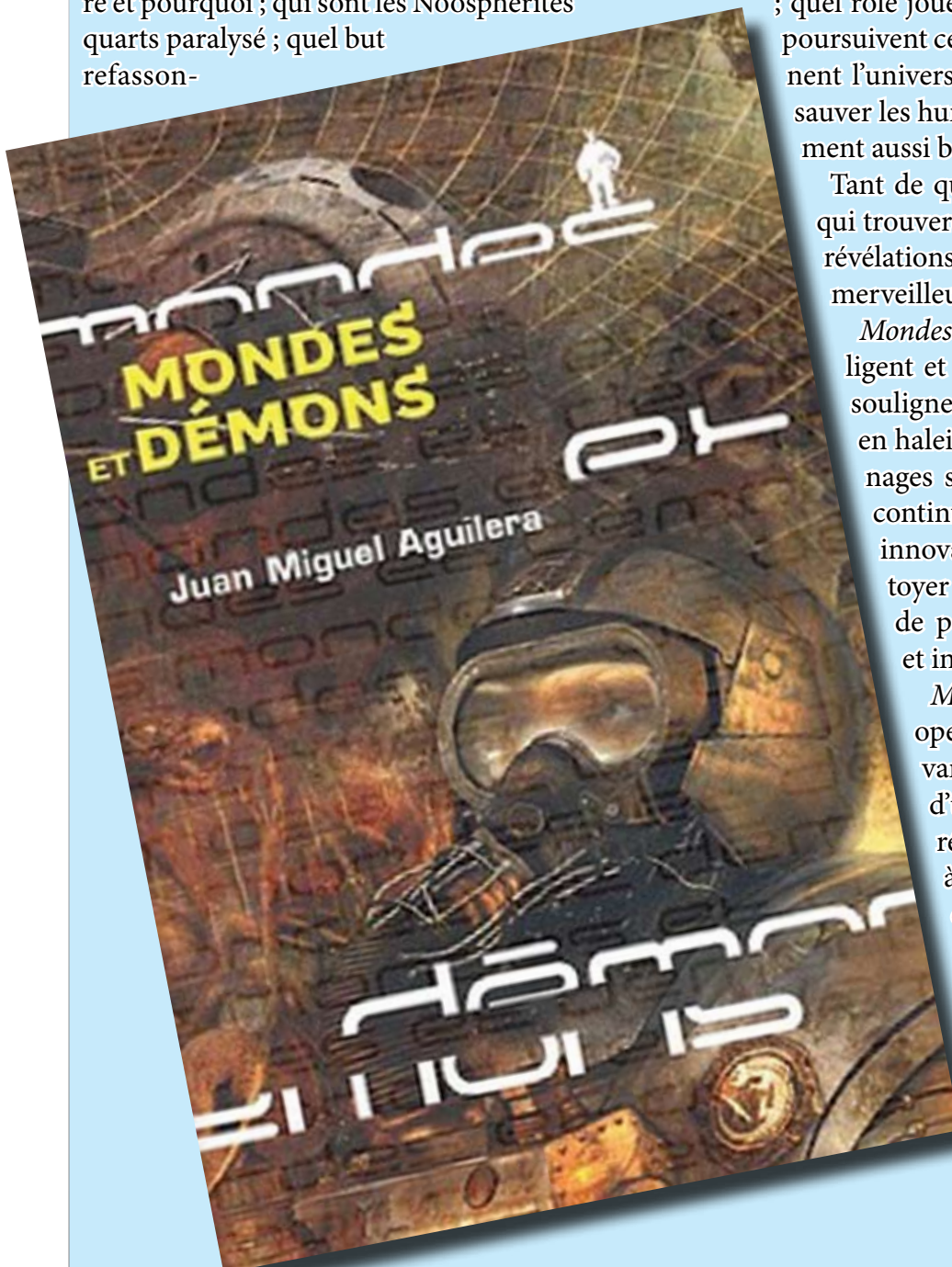
Tant de questions et bien d'autres encore qui trouveront réponse au fil des pages, des révélations et des rebondissements de ce merveilleux roman.

Mondes et Démons est un roman intelligent et c'est tellement rare qu'il faut le souligner. Aguilera sait tenir ses lecteurs en haleine, il écrit fort bien, ses personnages sont vivants, l'intrigue rebondit continuellement, les révélations sont innovantes et il parvient à faire côtoyer des civilisations et des modes de pensées différents avec élégance et intelligence.

Mondes et Démons est un space opera complexe, ambitieux, captivant, qui vous tiendra en haleine d'un bout à l'autre. Une vraie réussite donc et un space opera à ranger dans votre bibliothèque auprès d'un David Brin, par exemple.

Juan Miguel Aguilera, Mondes et Démons, Au Diable Vauvert, 560 pages

Marc Bailly



NIGHT WATCH

Par Joseph Ghénzer

Night Watch est le 1er volet d'une trilogie dont le scénario est la libre adaptation des romans de Sergei Lukyanenko qui ont marqué l'histoire récente de la littérature russe. Cette trilogie (*Night Watch*, *Day Watch*, *Dusk Watch*) a séduit des milliers de fans de fantastique et est déjà en passe de devenir "culte" auprès de ses lecteurs.

Menace imminente

En l'an 1342, une trêve est conclue en Russie, mettant ainsi un terme au conflit permanent entre les Forces de l'Ombre et les Forces de la Lumière. Depuis lors, chaque camp dispose d'une caste d'individus dotés de capacités surnaturelles, surnommés les "Autres". Ces êtres supérieurs sont chargés d'assurer la sécurité de leurs congénères, de surveiller les membres du camp opposé et de punir sévèrement tout comportement abusif pouvant troubler cet état de paix si fragile. De nos jours, à Moscou, cette trêve précaire risque d'être sérieusement ébranlée par une ancienne prophétie, basée sur la crainte qu'un "Autre" ne bascule dans le camp opposé et fasse ainsi replonger le monde dans l'horrible chaos des hostilités. La race humaine risquerait alors de courir définitivement à sa perte.

La prophétie

Dans ce contexte précis il n'y a pas, à proprement parler, de "Bien" et de "Mal", tels qu'on l'entend habituellement dans ce genre de conflit. Ici, il y a la "Lumière" et les "Ténèbres", la première représente les responsabilités et donc, en quelque sorte, la répression tandis que les secondes représentent la liberté et la prise de conscience. Les différents camps symbolisent non seulement les deux factions distinctes dans l'ultime bataille entre le Bien et le Mal mais surtout deux philosophies bien distinctes. Il s'agit là d'un conflit plus inhabituel dans lequel chacun a le libre arbitre pour choisir son camp.

Le combat se joue désormais entre les Day Watchers, qui sont les forces obscures représentant une forme d'indépendance, et les Night Watchers, qui laissent la conscience et les responsabilités dicter leur conduite. Cet antagonisme existe depuis des milliers d'années au cours desquelles vampires, sorcières et anges gardiens

ont réussi à cohabiter dans une relative harmonie jusqu'à ce que les deux camps se disputent âprement Yegor, celui qui pourrait bien être "l'Elu" annoncé dans la fameuse prophétie.

Boris Geser est l'implacable Chef des Night Watchers. Parmi ses fidèles, se trouve Anton Gorodetsky, l'un des principaux protagonistes de l'histoire. Doté d'un don de voyance, il sillonne les rues de Moscou dans le but d'arrêter tout individu qui tenterait de menacer le fragile équilibre entre la Lumière et l'Obscurité. Olga qui fait, elle aussi, partie des Night Watchers, a été changée en chouette et n'a pas pu se métamorphoser pendant 60 ans. Après avoir repris sa forme humaine, elle va tenter d'aider Anton dans sa quête. Dans le camp adverse se trouve Zavulon, le Chef suprême des Day Watchers. En outre, le voisin de palier d'Anton, Kostya, ainsi que le père de ce dernier sont tous deux des vampires tandis que Svetlana est un personnage mythologique accompagné d'une aura de malchance.

Le fragile équilibre

Le film parle d'un héros en dépression, dont l'âme est convoitée par les deux camps, tout en faisant cohabiter l'aspect réaliste du quotidien particulièrement triste et sordide des Moscovites au monde parallèle fantastique qui existe dans l'ombre sans que le commun des mortels n'en ait vraiment conscience. La mise en scène est très proche de celle des vidéo clips et est agrémentée de nombreux effets spéciaux (environ 400 plans) et gore, en tout genre. L'esthétique se veut, tout à la fois, gothique, contemporaine, urbaine et nocturne, à l'exception de la séquence d'ouverture qui nous immerge d'emblée dans le passé, en 1342, juste au moment où la trêve intervient entre les deux camps qui s'affrontent sauvagement.

Le principal défaut de *Night Watch* est sans nul doute son intrigue compliquée, qui rend souvent le film plutôt confus, sans compter les nombreuses références à moult films, ayant envahi nos écrans cette dernière décennie, ainsi que l'emprunt de certaines de leurs thématiques (cela va du *Seigneur Des Anneaux* à *Underworld* en passant par *Matrix*). De plus, l'histoire

est agrémentée d'un bestiaire conséquent et des plus hétéroclites : moustiques, corbeaux, chien, homme se transformant en ours et femme en tigre, araignée à tête de bébé, etc.

Toutefois, si *Night Watch* est loin d'atteindre la perfection, le film a, au moins, l'énorme mérite de pouvoir enfin redonner une nouvelle jeunesse au cinéma russe, malheureusement resté quasiment exsangue depuis la chute du communisme. Reste donc à voir ce que donnera le 2e volet de cette trilogie.

Josèphe Ghenzer

Night Watch

Réalisation :

Timour

Bekmambetov

Avec : Konstantin

Khabenski,

Vladimir Menshov,

Galiana Tyunina,

Victor Verzbitsky,

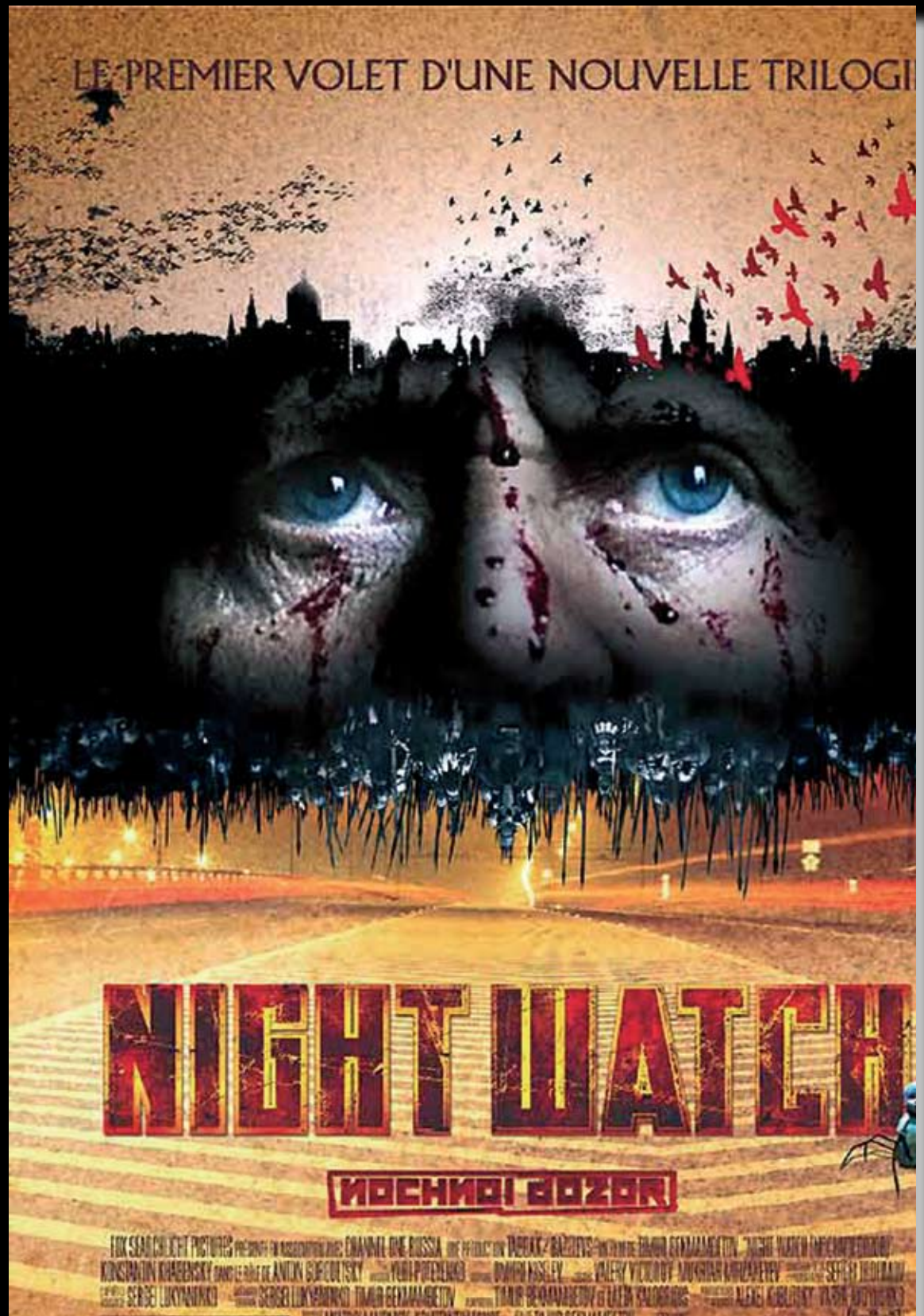
Maria Poroshina,

Alexey Chadov.

Sortie /

le 28 septembre

Durée : 1 h 55



CHRISTOPHE DO CONTO

LA BOÎTE À MONDES

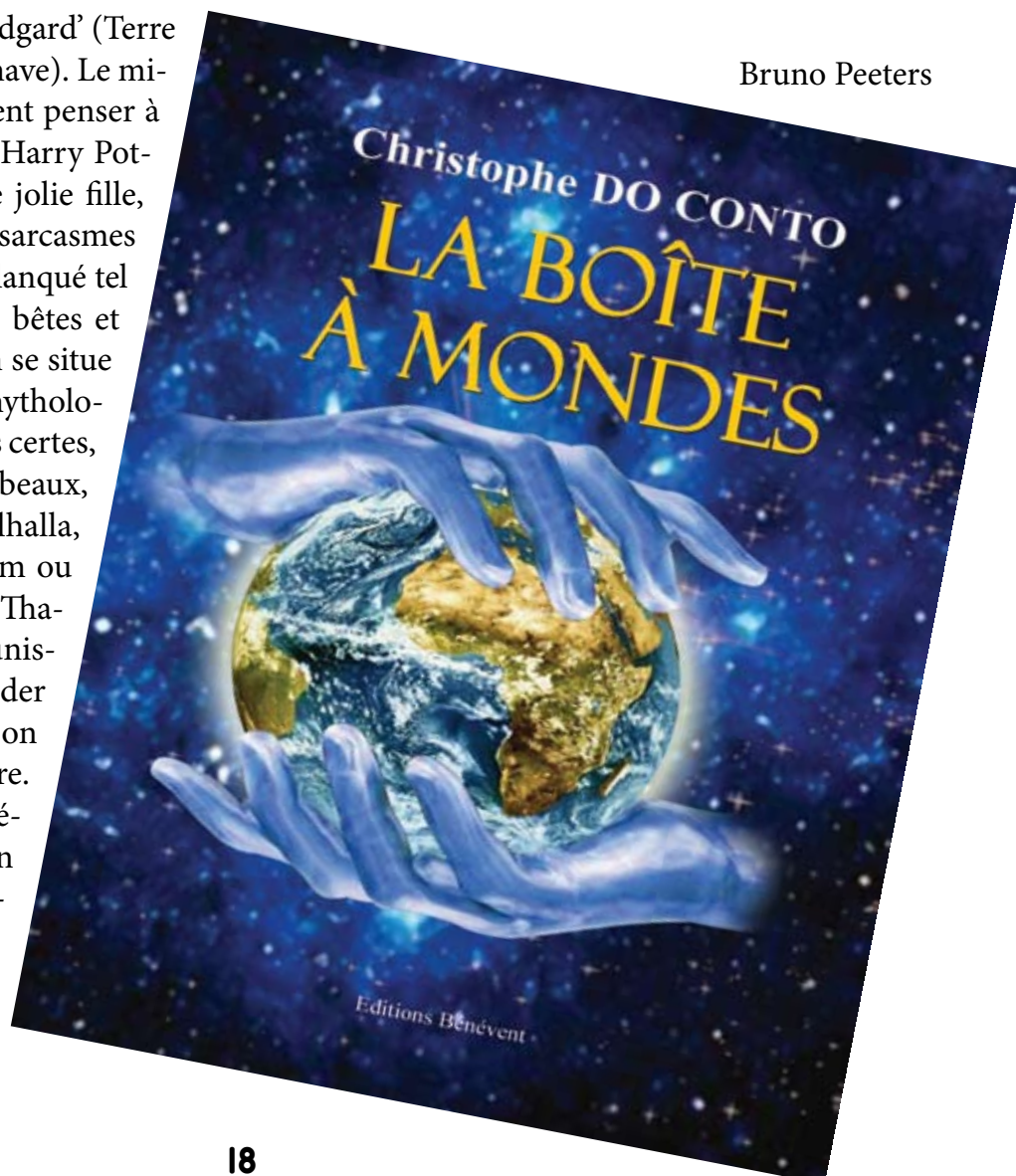
“À l'école des Dieux, dans un olympe improbable, Dagda, démiurge en herbe, tente l'aventure de la création d'un monde. Malgré les jalousies, les doutes et les obstacles, arrivera-t-il à parachever son œuvre ?”

Quatrième de couverture plutôt concis, mais qui résume parfaitement l'intrigue de cet agréable petit ouvrage. Dieu aspirant de troisième année, le jeune Dagda doit passer une épreuve : créer un monde. Peu importe lequel, mais un monde cohérent. Aidé par son ami Feoh, il lance une petite boule dans sa “boîte à mondes”, départ fulgurant de sa création. Tout au long du livre, nous suivons régulièrement l'évolution de ce nouvel univers, que Dagda a nommé ‘Midgard’ (Terre du Milieu, en mythologie scandinave). Le milieu scolaire fait inmanquablement penser à Poudlard, évidemment. Dagda / Harry Potter est épaulé par un ami et une jolie fille, Morigane, et sera en butte aux sarcasmes et embûches semés par un Loki flanqué tel Drago Malefoy de deux acolytes bêtes et méchants. L'originalité du roman se situe dans le mélange détonnant des mythologies les plus diverses : scandinaves certes, avec Aegir, Loki, Odin et ses corbeaux, le frêne Yggdrasil et même le Walhalla, mais aussi égyptienne avec Atoum ou Seth, gréco-romaine avec Hadès, Thanatos et Vénus. Tous ces dieux s'unissent à travers Dagda pour présider à la création de son monde qui, on le devine vite, deviendra le nôtre. L'autre intérêt du livre réside précisément dans cette description progressive de la naissance de notre Histoire. Jusqu'à sa quasi-destruction totale dans l'avenir... Enfin, les protagonistes sont bien dépeints ainsi que leurs

relations, particulièrement celle de Dagda et de son père Thanat : ce n'est que quand ce dernier se verra forcé à renoncer à toute violence que Dagda sera totalement libre. Un tout petit défaut : si l'on suit scrupuleusement l'évolution du monde créé par Dagda, qu'en est-il de ceux créés par ses amis ? On entrevoit celui de Morigane, pas un mot des autres. Dommage. Roman attachant donc, et qui se lit fort plaisamment. Un glossaire mythologique est annexé.

Christophe DO CONTO, La Boîte à Mondes, Editions Bénévent, Nice, 2005, 224 p., 19,50 €

Bruno Peeters



JACK VANCE

MONSTRES SUR ORBITE

Réunion de trois textes anciens de Vance, dont deux inédits en français. *Telek*, paru en 1952 in 'Astounding science fiction', novella de 116 pages, conte la révolution des hommes "normaux" contre les Teleks, frange de l'humanité ayant acquis d'extraordinaires pouvoirs de télékinésie, et qui dirige la Terre 'pour son bien'. Si les personnages sont bien campés, le décor n'est qu'essuyé (chose rare chez Vance), et l'intrigue tourne court après la victoire attendue des révoltés. *Le Syndrome de l'homme augmenté*, paru en 1961 sous le titre I-CA-BEM in 'Amazing stories', eut l'honneur d'être repris dans "Les Univers de Jack Vance", hors-série qu'avait fait paraître la revue Bifrost en 2003 sous la direction de Pierre-Paul Durastanti. Nouvelle assez amusante dans laquelle James Keith, espion CIA, entre littéralement dans la peau de Tamba Ngasi, chef tribal du Lakhadi, pays imaginaire d'Afrique occidentale. Pour ce faire, il sera 'augmenté', muni à l'intérieur de son corps d'armes et gadgets sophistiqués, à la James Bond. Ce qui devait arriver arrive : Keith devient Ngasi au point de dévier des directives reçues, et de s'imposer comme le nouvel homme fort du Lakhadi. Survient alors un second John Keith, puis un troisième... Malheureusement, et malgré l'ingéniosité du propos, l'intrigue tourne court.

Monstres sur orbite est le titre d'un diptyque consacré à Jean Parlier, aventurière aussi sémiante que sans scrupules. Le premier texte, "Abercrombie station", paru en 1952 in 'Thrilling wonder stories', se déroule dans une étrange station spatiale. Suite à une annonce, notre héroïne de dix-huit ans y pénètre, alléchée par la perspective de gagner un million de dollars. Seule condition : épouser le propriétaire, Earl Abercrombie, atteint d'une maladie incurable. A sa mort, la station lui reviendra (ou plutôt au commanditaire de cette curieuse proposition) moyennant le dit million. Que découvre Jean Parlier dans la station ? Un monde ... d'obèses et de créatures plus monstrueuses les unes que les autres (ici, Vance se déchaîne, évidemment). Et Abercrombie ? Je vous laisse le soin de le découvrir, ainsi que l'issue tortueuse de la trame policière qui conclut brillam-

ment cette excellente nouvelle. La seconde, "Chowell's chicken" (même année, même revue), est moins forte, et décrit un Barbe-bleu du futur entouré d'un harem de clones. Jean Parlier résoudra les problèmes tout aussi rapidement. Même si aucune des nouvelles ici réunies ne participent du tout grand Vance, elles se lisent avec agrément. Précisons que Jacques Garin fait précéder l'ouvrage d'une intéressante préface intitulée "Fragments d'une Vancyclopedie biographique", et que l'éditeur évoque le fameux projet VIE (Vance Integral Edition), en 44 volumes à paraître fin 2005. www.vanceintegral.com

Jack VANCE, Monstres sur orbite, sous la direction de Pierre-Paul Durastanti et Olivier Gérard, Le Béliat' 2005, traductions d'Alexandre Garcia et Roland Wagner, illustration de Nicolas Fructus, 314 p.

Bruno Peeters



MICHEL HOUELLEBECQ

LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE

“Aussi ne fallait-il nullement s'étonner qu'un animal, n'importe quel animal, ait été prêt à sacrifier son bonheur, son bien-être physique et même sa vie dans l'espoir d'un simple rapport sexuel” (p. 327). Le constat est simple : le sexe est le seul rapport humain qui soit, quand il n'est plus tout est fini. C'est ce que, dans deux millénaires, nos lointains descendants, ou nos clones pourront conclure des divers récits de vie dont la littérature est aujourd'hui parsemée. Et c'est ce que nous dit Houellebecq, mais faisons abstraction du nom qui fait polémique et lisons.

Les cent premières pages donnent la parole à Daniel 1, amoureux public qui prend assez de distance pour analyser les mécanismes de sa réussite. Ses cibles favorites : les juifs, les arabes, les femmes. Humour gras, vulgaire : ça choque et ça fait rire, on en parle, c'est scandaleux et branché. Dans son récit de vie, Daniel 1 porte un regard atrocement lucide sur sa vie sexuelle et sentimentale, et sur le vieillissement. Sexe et jeunisme font courir le monde, en dehors de quoi point de salut. Il faut être psychologiquement fort pour accepter de se voir vieillir, or la société crée des décérébrés dont la vie n'est qu'apparence et qui pètent les plombs passés la quarantaine car ils ne ressemblent plus à l'image que les médias leur transmettent. Les responsables sont là, pseudo intellectuels qui savent penser, petites baudruches que l'argent et le succès ont gonflés à bloc et qui font la mode, la tendance, le in et le out.

Daniel 1 a trouvé le moyen d'échapper au vieillissement : à quarante-cinq ans passés, il rencontre Esther, jeune actrice espagnole de vingt-deux ans qui ne connaît pas l'amour mais pratique le sexe comme un divertissement. Nous avons donc droit à des scènes sexuelles bien détaillées qui, comme la vulgarité, participent à la provocation affichée par l'auteur, et contribuent à faire parler de lui. Mais la provocation est aussi constructive car elle souligne le cynisme du personnage, que l'on déteste d'emblée, ainsi que sa clairvoyance. Car malheureusement, Daniel 1 à raison : pourquoi ne pas profiter de la société, “combiner astucieusement les avantages commerciaux de la pornographie et ceux de l'ultraviolence” (p.161) ? Ce cynisme-là peut faire rire (sauf quand on est journalistes à Télérama, au Point..., sauf quand on est Jamel Debozze ou Marc-Olivier Fogiel, ou tout simplement une femme, ce gras autour du vagin...). Mais bientôt on ne rit plus car Daniel 1 perd peu à peu tous les atouts de son jeu pour la belle Esther. D'observateur, il passe au statut de victime et le voilà souffrant, fragile, humain, bien que toujours aussi odieux. Il ne lui reste finalement plus que son chien à aimer, son chien qu'on lui écrase, et là je vous jure qu'on tuerait bien les salauds qui ont fait ça à son vulgaire cleps. Parce que Houellebecq emmène son lecteur très loin sur les pas d'une souffrance humaine que nous sommes tous appelés à connaître, que l'on soit ou non adepte d'orgies sexuelles débridées, là n'est pas le sujet. Le regard porté sur l'autre, celui qui est là, plus jeune, plus vivant, et qui prendra la place que l'on va laisser libre, est tragique. Tragique aussi la description d'un corps qui nous lâche et des regards qui s'éloignent alors que le désir existe encore. Tragique destin de

l'éphémère.

Alors il existe peut-être une solution, apportée par une secte parmi d'autres, celles des Élohim qui promet la résurrection. Daniel 1 rencontre de loin en loin certains de ses membres qui lui plaisent bien, vu qu'ils prônent une totale liberté sexuelle. Le récit de Daniel 1 étant entrecoupé par ceux de Daniel 24 et Daniel 25, ses clones, le lecteur sait que la secte tiendra ses promesses d'éternité. Ce qui permet à ces deux néo-humains, deux millénaires après, de commenter le récit de Daniel 1 donnant ainsi une perspective effrayante à la destinée humaine. Les hommes ne seront plus sensibles ni sexués et se reproduiront par clonage, vivant seuls en commentant les récits de vie de leurs prédécesseurs. Les guerres interhumaines et les catastrophes écologiques qui s'ensuivirent ne laissent que quelques vrais humains (nés naturellement), retournés à l'âge préhistorique. La seule chose qui les distingue de l'homme d'aujourd'hui est la technologie. Sinon comme nous, ils mangent, se reproduisent et tuent les improductifs.

Difficile de sortir indemne d'une telle lecture tant ce livre concerne intimement chaque être humain. On peut le rejeter et refuser de voir ou d'accepter, se mettre la tête dans le sable. On peut être agacé par l'obscénité et la vulgarité, Houellebecq ne fait pas dans la dentelle. Mais on ne peut pas nier la lucidité du propos et la justesse du regard porté sur une société qui se montre libérée alors qu'elle souffre. La souffrance d'être libre alors qu'il n'y a plus de dieu s'avère au moins aussi cruelle que celle d'être contraint de croire. Le cynisme est alors un bon moyen de cacher sa douleur.

Sandrine Brugot Maillard

<http://www.mesimaginaires.com/>

*La possibilité d'une île,
Michel Houellebecq,
Fayard,
486 pages*



MARY GENTLE

LE LIVRE DES CENDRES 3 LES MACHINES SAUVAGES

Au terme de *La Puissance de Carthage*, nous avons laissé Cendres, capitaine mercenaire d'un quinzième siècle envahi par les Wisigoths, découvrant enfin le secret des Machines savantes. L'action de ce troisième volume, plutôt lente, se déroule en trois journées autour et dans la ville assiégée de Dijon. Sortant enfin des Ténèbres qui obscurcissent le Sud européen, Cendres pénètre dans la capitale bourguignonne, après avoir eu une longue conversation avec la Faris, sa sœur jumelle et commandante ennemie, au sujet des 'voix' qu'elles entendent toutes deux. Dans Dijon, sont brossées deux superbes morceaux de bravoure, la tenue du Conseil de siège, et l'impressionnante entrevue qu'a Cendres avec un Charles le Téméraire à la veille de sa mort. Sans compter quelques scènes de bataille dans lesquelles Gentle excelle, on le sait. Là, tout-à-coup, sonne le glas. Pour qui ? Le duc Charles vient de trépasser, non à Nancy mais à Dijon, en 1476 et non en 1477. Curieuse coutume de cette Bourgogne uchronique : le successeur du duc défunt est celui qui capture la proie d'une chasse organisée à ce moment ! Peu d'action donc, comme on l'a dit, mais une succession de tableaux très vivants, vivifiée par cet exceptionnel talent évocateur découvert déjà dans les deux premiers volumes de la saga. A l'issue de celui-ci, Cendres reste, comme tous, lecteur y compris, sur cette question lancinante : pourquoi les Machines sauvages en veulent-elles tant à la Bourgogne ? Le saura-t-on enfin dans

le dernier tome, *La Dispersion des ténèbres* ? A lire ce titre, il semblerait que les Wisigoths seront battus. C'est déjà ça.

Mary GENTLE, Le Livre de Cendres 3/ Les Machines sauvages, roman traduit par Patrick Marcel, Denoël, coll. «Lunes d'encre» 2004, Paris, 444 p., 21 €.

Bruno Peeters



SIRE CÉDRIC

DÉCHIRURES

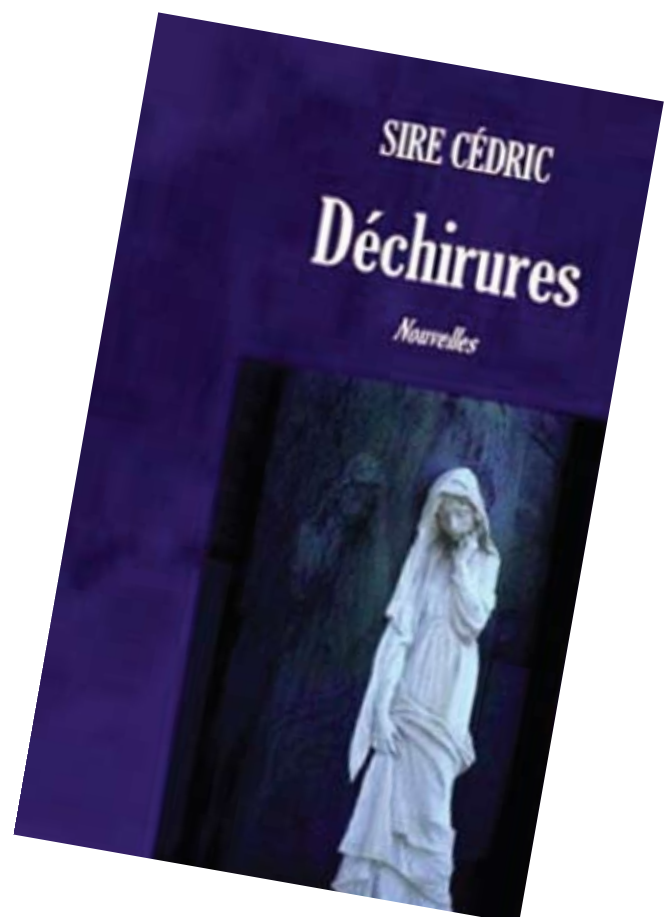
Attention ! Sexe, drogue, violence extrême, rock déchaîné, absence totale de tabous : amateurs de sensations fortes, vous serez servis ! Sire Cédric ne fait ni dans la dentelle ni dans l'alexandrin. Si l'on voulait évoquer quelque cousinage, ce sera ceux de Poppy Z.Brite (à qui *Nocturnes* est dédié) ou de Serena Gentilhomme. Cela situe. Un titre, un mot. Neuf nouvelles, aux titres également d'un seul mot. Ca commence très fort, avec *Sisters*, ou l'histoire d'une relation plus qu'orageuse entre deux sœurs jumelles : seuls les yeux de l'une contempleront la victoire de l'autre... *Nocturnes* pourrait symboliser l'ambiance du recueil. Un mystérieux prince vêtu de rouge séduit deux filles passant une soirée dans un bar 'gothique'. Atmosphère garantie et terreur au finish. Ames sensibles s'abstenir du final. On y fera connaissance du démon Asiel. *Hybrides*, plus fantasmagorique, fait intervenir un homme-lion tiré des légendes indiennes. La nouvelle, toujours aussi cruelle, fait appel à deux obsessions manifestes de l'auteur : l'oppression de la religion, et la violence parentale. *Stigmates* commence tout simplement, si j'ose dire, par un viol précédé d'un tatouage à vif. Tatouage en forme de croix gammée. Obnubilé par cette blessure, Nathan la fera chirurgicalement transformer en fenêtre, forme plus acceptable. C'est alors qu'arrive Mania qui, dans le cadre idyllique d'une croisière, pénétrera littéralement cette fenêtre... Après ces paroxysmes d'horreur, Sire Cédric calme un rien son lecteur par un conte de fées, *Nénia*, cruel hélas aussi : les spectres d'une fée et d'un templier hantent l'esprit de leur meurtrier. Les quatre dernières nouvelles renouent avec le climat gore du début. Dans *Carnage*, au titre éloquent, l'on assistera à une tuerie dans un autobus. Trois skinheads contre une jeune fille. L'issue n'est pas celle que l'on aurait crue. Dans un registre toujours aussi délicat, *Death Stars* nous fait retrouver le démon Ariel ainsi que Mania et l'ambiance rock gothique. Le jeune Gaël apprendra à ses dépens que l'on ne s'improvise pas fan d'un groupe de rock démoniaque, même après avoir tué père et mère. A douze-treize ans, trois gamins veulent violer leur institutrice. Mal leur en prend, à ces charmants *Chérubins*. *Blood-Road*, enfin, presque poème en prose, résume la violence/tendresse régnant dans cet étrange recueil,

dans un funèbre roadmovie vampiresque. En un mot comme en cent, le fond et la forme se rejoignent pour faire de ces neuf nouvelles un ensemble de fantastique moderne assez remarquable. Certes dans un genre particulier, mais qui ravira les amateurs. Amateurs d'horrible sanglant, s'entend.

Sire Cédric, Déchirures, Editions Nuit d'avril 2005, préface de Gerald Duchemin, ill. Michelle Blessemaille, 250 p.

P.S. Signalons égoïstement que trois des textes ont été publiés antérieurement dans des publications dirigées par Marc Bailly : *Hybrides* dans 'Forces obscures 3', *Carnage* dans *Phénix 58* et *Chérubins* dans *Phénix 51*. Sire Cédric est une vieille connaissance.

Bruno Peeters



NOUVELLES D'INTERNET

Par Georges Bormand

Bonjour ! Dans cette section je noterai quelques souvenirs de discussions intéressantes passées sur les listes que je suis, à savoir list-pde@yahoogroupes.fr, InfoSFeres@yahoogroupes.fr, sffranco@mecreant.org, noosfere@mecreant.org, comunidadcf@yahoogroups.com et, s'il y a lieu, sur d'autres listes plus spécialisées que je ne rappelle pas immédiatement.

Donc pour commencer je vais signaler la réapparition ces derniers temps de deux débats récurrents, tous deux sur plusieurs listes...

L'opposition entre sf et littgen, la réception ou plutôt les blocages des « autorités littéraires » (critiques, académiciens).

Sur les trois premières listes françaises ci-avant citées, le prétexte pour relancer ce débat fut une critique de M. Rinaldi parue dans *le Figaro*, critique dans laquelle le susnommé accumulait les remarques ridicules sur la science-fiction, qu'il qualifiait d'échec de l'écrivain, et accessoirement sur le bookcrossing, qu'il caricaturait comme seul un prétentieux, pédant et attaché à sa noblesse supposée, peut le faire. Je ne rappellerai pas les bêtises publiées dans cet article. Les débats qui ont suivi ont porté autant sur les préjugés de la critique et le thème éternel du ghetto que sur la valeur, littéraire ou comme livres de SF, des œuvres de Houellebecq.

Pour ma part, j'ai rappelé une fois de plus que l'écriture de fiction est la même dans une fiction « classique » que dans un récit de science-fiction, la part d'imaginaire est seulement moins visible dans un roman classique, mais celui-ci reste une œuvre d'imagination, les personnages sont fictifs, le cadre, même s'il ressemble au monde réel, est aussi imaginaire que les autres mondes ou réalités différentes de la SF. Ce point a déjà été mis en évidence, à l'époque, pour contrer le prétendu réalisme du théâtre classique, par Victor Hugo dans sa *Préface de Cromwell*, et prétendre rejeter comme non réaliste la littérature dite « non mimétique » est un pur mensonge. Surtout si on tient compte de la nécessité de cohérence et de rigueur plus nécessaire encore en SF qu'en littérature « classique », au point que, quand le recours à une anticipation ou à une pseudoscience n'est pas fait avec soin (comme c'est le cas dans *Les Particules élémentaires*, je ne parlerai pas de *La Possibilité d'une île* tant que je ne l'aurai pas lue), il s'agit d'un mauvais roman de SF.

Un lien à ce sujet :

<http://www.quarante-deux.org/cosmos/wagner/index.php/2005/09/07/3-coelacanth>

Dans ma réponse (réponse n°2), vous trouverez deux liens amusants, l'un avec la *Préface de Cromwell*, l'autre avec la cérémonie des Hugo et le discours des présentateurs sur la création de la SF par Victor Hugo....

Sur la liste argentine, le débat analogue a été provoqué une première fois par un article dans lequel l'écrivain japonais Kazuo Ishiguro niait avoir écrit de la science-fiction et qu'une histoire de réalité alternée n'était pas de la SF...

Il a repris aujourd'hui à propos des académiciens (il y a une Académie en Argentine qui est aussi rétrograde que la nôtre, apparemment), quand un professeur de lettres a voulu défendre un peu ses collègues et pontes accusés d'étroitesse d'esprit dans un message général. Plusieurs longs messages ont alors fait le point d'une part sur le conser-

vatisme exagéré des institutions scolaires et universitaires, d'autre part sur la présence d'œuvres de science-fiction au cœur de la littérature reconnue (Burgess, Golding, Bioy Casares pour ne citer que ces auteurs) ; enfin sur la différence entre des textes d'idées sans souci littéraire (la plus grande partie de la SF) et des textes littéraires (souvent sans recherche d'idées) ; j'ai signalé l'existence de véritables textes littéraires en SF (le contre-exemple le plus flagrant étant Dhalgren, de Delany ; mais certains textes d'Ursula Kroeber Le Guin, voire même Tous à Zanzibar, de Brunner, sont aussi des textes littéraires).

Tous ces débats se sont avérés longs et fournis...

Le marronnier de l'opposition SF-fantasy, science/magie

Bon, ce débat a repris une fois de plus sur list-pde, sur ce qui différencie, ce qui oppose, ce qui réunit sf et fantasy, et quand une œuvre s'avère classifiable d'un côté, de l'autre...

Juste pour citer un envoi, qui expose une des manières de voir la situation :

Bon, moi j'ai tendance, avec les étiquettes (sf, fantasy, etc.) à insister sur l'aspect historique de l'étiquetage: le terme science-fiction est apparu en 1926 avec *Amazing*; pour le terme fantasy, après avoir désigné TOUT roman fantastique, voire le nonsense, il est réapparu via la qualification d'heroic-fantasy inventée spécifiquement pour la repartition aux USA des aventures de Conan et donc probablement due à Sprague de Camp, puis a été décliné sous diverses formes plus ou moins séparées (science-fantasy pour les repartitions de Leigh Brackett, dark fantasy pour des romans de pur fantastique-horreur, etc.). Sauf erreur de ma part, c'est Lin Carter, complice de Sprague de Camp dans la repartition des Conan, qui a voulu retrouver les classiques du roman merveilleux en faisant débiter le genre avec les romans du XIX^e siècle de William Morris, et en continuant avec Abraham Merritt, Hannes Bok, ... et, bien sûr, J.R.R. Tolkien!

Là-dessus l'étiquette est plus ou moins rapidement devenue quelque chose d'attribué de façon plus ou moins aléatoire en fonction de l'accord du critique avec le caractère rationnel ou non de la fiction envisagée, l'usage de certains termes (magie, créatures légendaires = fantasy, robots, fusées, techniques, explications "rationnelles" genre pouvoirs psy = sf)...

Ce n'est pas la seule manière de séparer, et j'ai aussi une séparation par mode de vision du réel, à l'aide de deux questions : le réel a-t-il des lois scientifiques, positivistes ? Et dans le cas où il en a, ces lois sont-elles susceptibles d'être violées ?

Ce qui donne la séparation suivante

Rationalité sans faille = SF

Rationalité avec failles = Fantastique

Inutilité de la rationalité, acceptation des mythes = fantasy

Ce classement ne laisse pratiquement pas de cas ambigus, mais donne des résultats parfois contestés et ce mode de classement lui-même n'est pas admis par nombre de spécialistes. Il me satisfait généralement ; sinon je reviens à la méthode des étiquettes citée plus haut.

Méthode qui demande à être affinée en se rappelant que la séparation de la sf-fantasy en sous-genres a donné des quantités de sous-genres, comme la sword and sorcery, aujourd'hui intégrée à la fantasy (par exemple les *Livres des épées* de Fritz Leiber...)

MICHAEL CRICHTON

Par Christophe Corthouts

Michael Crichton est né à Chicago le 23 octobre 1942. À l'âge de six ans, il était l'aîné d'une famille de quatre enfants. Son père, journaliste, emmena la famille vivre à Roslyn, dans la banlieue de New York. Alors qu'il n'était âgé que de quatorze ans, le New York Times publia un récit qu'il avait écrit sur un sujet dévoilant déjà son intérêt pour les sciences. Il était question dans l'article d'un cratère causé par la chute d'une météorite des milliers d'années plus tôt. Cette publication l'encouragea à persévérer dans l'écriture.

En 1960, après avoir terminé ses études au lycée de Roslyn, Michael Crichton décide de les poursuivre à l'Université de Harvard pour devenir écrivain. Mais Harvard le déçoit. Son style d'écriture y est très critiqué et ses notes ne dépassent quasiment jamais C. Il ne se sent pas accepté et use d'un stratagème pour le prouver. Après avoir hésité, il réécrit mot pour mot un texte de George Orwell, le signe de son nom et le soumet à l'appréciation de son professeur qui ne lui donne qu'un B⁻. Le professeur n'avait bien sûr pas reconnu le texte de George Orwell. Déçu, Michael Crichton décide d'étudier l'anthropologie.

Après avoir obtenu son diplôme en 1965 avec une mention en anthropologie, Crichton devint professeur honoraire dans cette matière à l'Université de Cambridge, en Angleterre. Alors âgé de vingt-trois ans, il fut accepté au sein de la Communauté Henry Russel Show et voyagea en Europe ainsi qu'en Afrique du Nord.

De retour aux États-Unis, Michael Crichton commence à suivre des cours dans le but de devenir médecin. En 1969, il obtient son diplôme de l'école de médecine de Harvard. Toutefois il n'obtint jamais de licence pour exercer la profession de médecin. Avant d'abandonner définitivement l'idée d'exercer un jour la médecine, Crichton traversa les déboires que connaissent tous les étudiants en médecine. Il passa ainsi énormément de temps à l'hôpital, à effectuer des gardes à répétitions, à être couvert de sang, à faire et à voir de nombreuses choses qui inquiètent ou écœurent la plupart des individus qui ne font pas partie du milieu médical. Chaque année, il essayait d'abandonner ce monde, mais chaque année, on le persuadait de persévérer.

C'est à cette époque qu'il commença à écrire des livres pour financer ses études. Il s'agissait de thrillers publiés sous des pseudonymes divers. Deux d'entre eux retinrent particulièrement l'attention. Le premier est *Extrême Urgence*, publié sous le nom de Jeffery Hudson en 1968. Dans ce livre, Crichton faisait des allusions assez peu déguisées à des personnes réelles de Harvard. Le prix Edgard du meilleur roman policier de l'année qu'il reçut alors le mit mal à l'aise. L'autre fameux roman qu'il écrivit durant sa dernière année d'étudiant en médecine est *La Variété Andromède*. Hollywood acheta les droits de ce best-seller et Michael Crichton devint alors une célébrité locale au sein

de l'hôpital, ce qu'il ne souhaitait pas particulièrement.

Sa première infidélité à la fiction date également de cette période et traite directement de la vie de l'auteur dans un hôpital. Il s'agit de *Five Patients : the Hospital Explained*, livre qui n'a jamais été traduit en français mais qui fût salué par l'Association des Écrivains Médecins Américains. Crichton passa encore une année comme chargé de méthode, cette fois-ci à l'institut Jonas Salk de sciences biologiques de La Jolla en Californie. Après cette dernière expérience dans la médecine, il décida enfin de devenir écrivain à «plein temps».

Sous son véritable nom, Michael Crichton a écrit douze romans, pour lesquels il a dû se pencher sur des sujets très scientifiques, comme la primatologie, la neurobiologie, la biophysique, l'économie internationale mais aussi l'histoire des pays nordiques et la génétique. Il est souvent décrit comme «le père du thriller technologique». Ses méticuleuses recherches, les nombreuses informations qu'il recueille lors de la préparation de ses livres apportent à ceux-ci un réalisme souvent glaçant.

Quelques-uns des premiers romans qu'il avait publiés sous différents pseudonymes ont été réimprimés depuis sous son véritable nom d'auteur.

Les studios hollywoodiens sont friands des histoires que Michael Crichton écrit. La plupart de ses romans ont été adaptés au cinéma et les films réalisés ont souvent été eux-mêmes de grands succès commerciaux.

La relation qu'entretient Michael Crichton avec Hollywood ne se limite pas à la cession de droits sur des «best-sellers» pour réaliser des «blockbusters». Michael Crichton a pris goût à l'écriture de scénarii originaux. En 1996, il a par exemple co-écrit avec sa femme Anne-Marie Martin le scénario de *Twister*. Mais si ce film fut réalisé par Jan de Bont, Michael Crichton a réalisé lui-même sept long-métrages parmi lesquels : *La Grande Attaque du Train d'Or*, en 1979 avec Sean Connery et Donald Sutherland dans les rôles principaux, *Runaway*, en 1984 avec Tom Selleck, *Coma*, etc.

Michael Crichton est également le créateur et producteur exécutif de la célèbre série *Urgences* (qui a déjà remporté quatorze Emmy Awards).

(c) Figure de Style.com / Adaptation Yoda Man

Michael Crichton *La Polémique de la Peur*

Depuis qu'il a fait ses premiers pas dans le milieu très select des auteurs de best-sellers, Michael Crichton s'est efforcé de surfer sur deux vagues lucratives : primo celle du suspense technologique à tendance spectaculaire (*Jurassic Park* et sa suite, *La Proie*, *Sphère*...) et deuxio celle des romans « polémiques » où il s'empresse généralement de prendre à contre-pied un fait de société qui occupe les premières pages de nos journaux (*Harcèlements*, *Turbulences*, *Soleil Levant*...).

Avec *State of Fear*, son dernier opus sorti récemment de l'autre côté de l'Atlantique et qui devrait garnir les linéaires de nos librairies dans quelques mois, Crichton s'attaque à un sujet plus que brûlant (surtout en regard des événements survenus en Louisiane et au Texas ces dernières semaines...) le réchauffement de la planète et ses conséquences sur le climat.

Et comme de coutume, Crichton cherche la polémique avec ce roman, postulant assez rapidement que non seulement le réchauffement planétaire et ses conséquences ne sont que des « théories » et basculant rapidement dans une déclinaison du grand complot que ne renierait pas Oliver Stone en personne.

State of Fear est une brique. Et l'on sent rapidement, à travers les interventions des personnages dont Crichton se sert pour distiller sa théorie, que l'auteur a bien fait ses devoirs. A un point tel que le roman et sa narration s'arrêtent quasi pendant plusieurs pages afin de nous asséner des chiffres et des réflexions qui auraient sans doute leur place dans une salle de conférence sur le réchauffement climatique... Mais peut-être pas entre les pages d'un roman qui se dit « thriller ». Car des éléments de tension, Crichton en distille tout au long des 600 pages de son opus... Sauf que pour les lecteurs assidus du créateur d'*Urgences*, certaines scènes s'avèrent tout simplement des remakes à peine déguisés d'aventures semblables présentes dans les autres oeuvres de notre homme.

Au final, on se retrouve donc avec un roman patchwork, où les éléments scientifiques ne sont pas « tissés » avec subtilité dans l'intrigue, mais apparaissent trop souvent comme plaqué au fil de l'intrigue pour bien enfoncer le clou. Et ce clou justement... Parlons-en...

Mais pas avant d'avoir sorti le petit drapeau « spoiler » bien connu des amateurs d'Internet. En effet, si vous poursuivez la lecture de cet article, je vais y aborder des éléments de l'intrigue et des « surprises » qui pourraient vous gâcher la lecture du roman lors de sa sortie. Donc vous voilà prévenu...

En parlant de grand complot j'étais encore loin de la vérité. Que l'on me suive bien... Selon Michael Crichton, les premiers articles alarmistes sur le réchauffement planétaire et les conséquences dramatiques de l'effet de serre sur notre quotidien coïncident quasi au jour près avec... la chute du mur de Berlin. Autrement exprimé, la peur de l'Est, l'équilibre des forces mondiales entre les deux superpuissances, qui maintenaient les populations dans une saine peur, a été habilement remplacé par la peur du lendemain induite par les changements climatiques et les risques de catastrophes planétaires. Pourquoi ? Selon Crichton, parce que les multinationales, tout entières dévouées à un système économique basé sur la consommation, ne peuvent prospérer que dans un état de peur (*State of Fear...*) qui autorise les dérives les plus folles.

Dément ? Fantaisiste ? Le problème ce que, comme à son habitude, Crichton a beau broder autour de ce concept une histoire plutôt folle (à base d'éco terroristes prêts à tout pour provoquer des catastrophes qui n'arrivent pas assez vite à leurs yeux...) il avance des chiffres, des théories, des réflexions qui poussent le lecteur vers le scepticisme. Et ce fameux « Et si... » de revenir au grand galop. Car effectivement, en interprétant certains chiffres, ou en collectant des informations sur une échelle plus large, les interrogations surgissent. Des interrogations aussi sur la manière dont les médias s'emparent de certains phénomènes pour les « monter en épingle » et en faire des premières pages... Alors que lesdits phénomènes existent depuis des années, sans que cela n'émeuve outre mesure le grand public.

Dans sa « croisade », Crichton assène également un argument de poids dont il est difficile de se défaire. Un argument tellement simple... Qu'il fallait y penser. L'homme n'est-il pas, dans un excès d'orgueil qui le caractérise depuis les débuts de la civilisation, en train de mesurer les « bouleversements climatiques » à son échelle ? Autrement dit, l'homme n'est-il pas dans le faux lorsqu'il croit en un soi-disant équilibre écologique qui serait peu à peu en train de changer. Car Crichton nous le confirme, à l'échelle de la Terre, l'équilibre est un leurre. Le climat n'a jamais cessé de changer, les espèces sont nées, puis se sont éteintes... Et notre bonne veille planète Terre n'a jamais été un havre de paix.

Crichton nous reproche donc notre manque d'humilité face à la nature... Mais critique également l'attitude politique de la plupart des gouvernements qui utilisent au mieux les problèmes climatiques afin d'exercer un certain contrôle sur les populations du globe... Alors qu'en réalité, rien n'est fait concrètement pour étudier plus en profondeur les changements (si changements il y a et surtout si changement anormaux il y a...) et pour gérer au mieux l'écosystème planétaire afin que l'humain puisse vivre, non pas en dominant la nature, mais bien en harmonie avec elle. Toutes griffes dehors, Crichton avance enfin que les problématiques environnementales sont devenues, aux Etats-Unis du moins, de telles pompes à fric pour des cabinets d'avocats, des associations de défense ou des entreprises d'études de l'écosystème que nager aujourd'hui à contre-courant est tout simplement inimaginable pour certains... Particulièrement au point de vue financier.

State Of Fear s'inscrit donc en faux quant à de nombreuses affirmations qui font la une de nos journaux (on a encore pu le constater lors du passage de l'ouragan Katrina... Même si la détresse humaine doit ici prendre le pas sur tout, force est de constater que ce n'est pas la violence de la nature qui est en cause dans le bilan extrêmement lourd de la catastrophe, mais l'incurie du système public face à une menace qui était prévisible...) et jouer les poils à gratter dans un débat qui a tendance, toujours selon les dires de Crichton, à se développer de manière unilatérale, en dépit parfois de tout bon sens et de toute réflexions scientifiques.

Bien entendu, dès sa sortie, *State Of Fear* n'a pas manqué de provoquer une série de réactions en tous sens dans les journaux et sur certains sites internet... Les scientifiques les plus sérieux se sont penchés sur le cas Crichton... Sans pouvoir toutefois battre en brèche la totalité des arguments du wonderboy. Certes, quelques erreurs factuelles viennent se glisser entre les pages du roman (des erreurs qui, selon les critiques, jettent le discrédit sur toute la démonstration... C'est peut-être aller un peu vite en besogne...) mais il n'empêche que cette publication a le mérite d'exister... Et surtout de nous faire réfléchir sur les consensus qui envahissent nos journaux sans que l'on puisse y apporter la moindre critique. C'est là aussi un des rôles essentiels de l'Imaginaire.

L'essentiel Crichton

Le Parc Jurassique



Comment passer à côté de cet incontournable ? Ceux qui ne l'ont pas lu ont certainement vu le film (adaptation moins fidèle que l'on pourrait le penser...) et ceux qui n'ont pas vu le film, peuvent se ruier sur le DVD sans risquer la déception. Mêlant avec un talent inégalé ou presque la réflexion scientifique prospective avec un sens du rythme jamais pris en défaut, *Le Parc Jurassique* représente la matrice sur laquelle Crichton écrira la plupart de ses romans suivants... Avec plus ou moins de réussite.

Harcèlement



Un Crichton qui s'éloigne des préoccupations scientifiques (même si la bataille pour le contrôle d'une nouvelle technologie informatique sert de toile de fond à l'intrigue) pour aborder de façon originale le problème du harcèlement sexuel. Souvent critiqué/décortiqué par les médias pour son sujet soi-disant bateau et son retournement de situation par trop irréaliste (sans vouloir déflorer le sujet, c'est ici le héros qui subit le harcèlement et non l'héroïne...), le roman trouve peut-être sa saveur ailleurs. Il prouve en effet que lorsqu'il est question de pouvoir, la corruption n'a pas de sexe.

Turbulences



Un Crichton moins connu sous nos latitudes (peut-être parce qu'il n'a pas eu les « honneurs » d'une adaptation cinématographique), mais qui surprend une fois encore par son sens de la prospective. Alors qu'aujourd'hui, de graves questions se posent sur la sécurité aérienne des compagnies low-cost, Crichton soulève déjà dans *Turbulences*, à la fin des années quatre-vingt dix, le problème récurant des coupes budgétaires dans les compagnies aériennes. Avec brio, il y greffe une enquête haletante qui vous tient en haleine jusqu'à la dernière page.

Soleil Levant



Comme d'habitude, avec une demi-douzaine d'années d'avance sur la concurrence, Crichton aborde le sujet, crucial aujourd'hui, de la manipulation des images digitales. Lorsque la technologie permet de cloner le réel par écran interposé, quel crédit doit-on encore apporter aux preuves visuelles fournies dans le cadre d'une enquête policière ? Un sujet fort... toujours d'actualité, mais qui, une fois encore, s'accroche à une trame (les tensions entre les Etats-Unis et le Japon lors de la vague de rachats, par les Nippons, de nombreuses entreprises américaines...) dont les implications flirtent parfois avec un certain racisme sous-jacent, pas toujours du meilleur tonneau.

Prisonniers du Temps



Le film est un relatif ratage... Ce qui prouve que tout ce qui touche Crichton ne se transforme pas obligatoirement en or... Mais le roman lui est particulièrement passionnant. Puisqu'il allie les théories sur les déplacements quantiques et le voyage dans le temps... Tout en confrontant (c'est récurant chez l'auteur) des scientifiques à une situation qui les dépasse totalement. Ici, plongés en plein Moyen Age, les héros peuvent oublier leurs réflexes modernes et revoir leurs priorités s'ils veulent survivre au coeur d'une époque qui sait ce que le mot « violence » veut dire.

Convention française de tilff (2005)

En 2005 le centre de la SF française a certainement été liégeois, que ce soit par la représentation française à Glasgow ou par la tenue de la convention annuelle à Tilff.

Dans les deux cas, les représentants principaux de la SFF auront été

- Alain le Bussy, qui présentait à Glasgow l'unique panneau consacré au fandom français (et belge), et l'unique conférence à ce sujet, et qui a reçu l'une des deux récompenses attribuées à la France à cette convention ; et qui avait organisé la 32^e convention à Tilff

- Didier Cottier, fort justement récompensé à Glasgow, qui présentait à Tilff ses œuvres, ses récompenses de la Worldcon, et les produits de son travail dans les vignobles...

Quelques autres notes sur cette convention qui a plutôt eu l'aspect d'une longue fête de famille :

- Le stand Eons présentait les résultats des deux premières années de cette dynamique nouvelle maison, et annonçait les créations à venir : renaissance de *Lunatique* ; réparation complétée des D.A.S. de K.H. Scheer.

- Le stand controversé de la maison d'éditions de L. Ron Hubbard a su se limiter à l'œuvre SF de ce dernier, et, peut-être grâce à la petitesse de la convention et à l'absence de public non informé, aucun dérapage n'a été commis.

- Plusieurs auteurs trop rarement rencontrés dans les manifes-

tations ont participé aux discussions, tant lors des conférences que dans la salle de bar, expositions, rencontres : P-J Hérault, Georges Panchard, Olivier Paquet.

- La présentation de la convention 2006 à Bellaing a été faite par l'organisateur Pierre Gévert et le maire de Bellaing.

- La discussion sur l'organisation de la convention 2007 nous a donné la bonne surprise d'une offre, aussitôt acceptée avec une reconnaissance quasi-unanime, de Jean-Louis Trudel pour l'association avec le congrès Boréal et une convention à Montréal en avril 2007.

Grâce à l'arrivée providentielle d'un soleil jusque-là trop rare, la proclamation des différents prix a pu se faire dans la bonne humeur.

Enfin, à la fin d'un « banquet » (là, le nom est certainement excessif, même si le tarif, seul, le justifie) agréable, une vente aux enchères animée a produit un résultat plus que satisfaisant, grâce en particulier à la vente de la dernière collection complète de *Lunatique* disponible.

Remarquons que si le bar, où l'on avait le plaisir de payer en Delsemmes, était très bien tenu, les repas, moyens, étaient à un prix qui tenait plus du soutien à l'œuvre sociale que du paiement d'un service, et ceux qui avaient envie d'en avoir pour leur faim et leur argent sont allés manger ailleurs.

Par Georges Bormand



Comme en 2003, la convention annuelle de la SF francophone s'est tenue à Tilff, près de Liège. Les 80 participant(e)s ont retrouvé le cadre si accueillant de ce charmant petit château, avec son parc, son auberge et ses caves voûtées. Je n'ai pu assister qu'aux journées des vendredi et samedi mais en ai retiré le plus grand plaisir. Celui d'un peu se retrouver en famille, de retrouver des amis qu'on ne voit qu'une fois par an. De faire la connaissance d'autres fans, de débutants ou de curieux. De rencontrer des auteurs aussi, tels que Dunyach, Gevart, Girardot, Guitteaud, Milési, Panchard, Paquet, les deux Sylvie (Denis et Lainé), Roger, Stoltze, Trudel, Warfa et tant d'autres. Et cela devant un stand, au bar, ou aux repas communs. Ambiance décontractée, donc, presque familiale comme je l'ai dit. La journée du jeudi commençait par un exposé fort technique sur les nouvelles sources d'énergie, suivi d'une intervention de votre serviteur, conjointement avec Peter Motte (de la revue néerlandophone 'De Tijdlijn') sur l'uchronie et le steampunk, se basant sur le Phénix 58 traitant de ce sujet. Alain le Bussy, grand coordinateur de la convention, nous fit ensuite le récit de la Worldcon de Glasgow. Après le repas, deux nouveaux exposés l'après-midi, respectivement sur l'anniversaire Jules Verne (C.Guitteaud) et sur les mangas (O.Paquet). Et la journée se termina bien évidemment par les inénarrables jeux, quiz et calembours de Raymond Milési. Après l'assemblée générale de l'association Infini, le vendredi repartit sur les traces écologiques avec un débat très passionnant sur la dérive climatique, rehaussé de la présence de José Daras, député écolo et grand amateur de SF. L'après-midi commença par la présentation de la convention 2007 à Bellaing, près de Valenciennes. Pierre Gevart, son organisateur, nous en dit tout, accompagné... du maire de Bellaing. Peter Motte nous parla ensuite de la science-fiction belge d'expression néerlandophone, sujet ô combien peu exploré, sur base d'un essai d'Arnaud Huftier, dont Motte avait assuré la traduction, le livre étant bilingue.

Pendant tout ce temps, tous pouvaient voter pour les différents prix (Rosny Aîné surtout, mais aussi Merlin, Infini, Pépin, Versins etc.). La proclamation eut lieu dehors, dans la grande cour, sous un soleil éclatant (soulignons qu'il a fait très beau durant toute la durée de la convention). Apéro, grand banquet final et traditionnelle vente aux enchères. Ah ! j'oubliais : la convention 2007, grande première, se tiendra à... Montréal ! La proposition de Jean-Louis Trudel fut adoptée à l'unanimité. Mais rendez-vous donc d'abord à Bellaing, du 24 au 27 août 2006 !

Par Bruno Peeters



Oeuvres de D. Cottier



Prix Merlin (Laurent Whale)



Prix Rosny (Ugo Bellagamba)

BD

Par Gérard *Wissang*

LA DANSE DU TEMPS - tome 1

Quatre-Vents est un farouche guerrier Lakota, un indien des plaines à qui l'on ne refuse rien et surtout pas son amour pour Lune-Dans-Les-Nuages, une belle squaw, fille d'un chef Pawnee. Mais la jeune femme ne saurait aimer un guerrier qui l'enlève de force. D'autant que Celle-qui-Ondule-Comme-Un-Serpent, la première femme de Quatre-Vents, est une shaman jalouse. Par un habile subterfuge, elle parvient à tuer Lune-Dans-Les-Nuages. Pris de désespoir, Quatre-Vents part à la rencontre des Paiutes, des sages qui vivent dans les montagnes et dont la légende prétend qu'ils peuvent remonter le temps. Ce qu'ignore Quatre-Vents est que le monde où il vit, ce vaste continent où l'Homme Blanc n'a jamais posé le pied, où les tipis à étages n'ont jamais poussé, est celui de la Deuxième Tentative. Aussi, uniquement pour l'amour d'une femme, les Paiutes accepteront-ils de remonter le temps une nouvelle fois, au risque de s'opposer à la volonté de Wakan-Tanka et de mettre en péril leur héritage ? A première vue, il y a beaucoup de noms à rallonge. Notre lecture n'y perd cependant pas en qualité et nous plongeons agréablement dans ce conte shamanique sur fond de voyage dans le temps. Proche d'un roman de H.G. Wells, la BD d'Igor Baranko trouve son originalité dans son habile mélange d'une coloration de style comic et d'une mise en page à l'europpéenne. L'univers indo-aztèque est bien posé. Les rebondissements sont bien maîtrisés. Reste que la fin du Premier Livre, souvent le défaut dans les récits US, tombe trop rapidement, de manière un peu facile. Ce n'est que le tome 1. Attendons de voir la suite, car la petite phrase finale (je vous laisse la découvrir) et une relecture en détails case par case dévoilent quelques surprises.

Titre : La Danse du Temps - tome 1 - Le baiser du serpent
Editeur : Les Humanoïdes Associés
Scénario et dessin : Igor Baranko
Nb de pages : 48
Dépôt légal : septembre 2005



PINOCCHIO - tome 2

La forêt est de pierre. Les arbres sont abattus. Gepetto plonge dans la gueule d'un monstre marin. Autour de Pinocchio, le monde bascule et notre jeune pantin ne compte plus le rester en allant porter secours à son créateur, au cœur du Pays des Jouets. Là bas, il retrouve le Renard et l'ogre Mangefeu, il rencontre également une bande de jeunes morveux innocents qui ne pensent qu'à s'enivrer de bonbons et de bagarres. Seulement, Pinocchio réalise rapidement que les joies que lui offre le Pays des Jouets ne sont qu'une façade pour masquer un sombre danger qui transforme les enfants non plus en bois, mais en pierre, voir pire ! La revisite du roman de Carlo Collodi par Arnaud Boutle et Corinne Denoyelle ne cessera de nous surprendre. Car si un mensonge peut faire s'allonger le nez de l'ancien Pinocchio. Ici, l'ensemble de ses émotions et de ses prises de position influent sur son pouvoir à matérialiser le bois dont il est fait. Sur fond d'écologie et d'humanisme, nous plongeons plus profondément dans un Fantastique proche d'un Myasaki. D'étranges créatures métaphoriques prennent vie. Ainsi que la belle Lucie qui maîtrise aussi le Don et sème le trouble dans les pensées de notre héros déjà bien perturbé. Puis il y a cette Cité sur l'eau qui semble être bien plus qu'un simple décor. Et cette mystérieuse créature divine des fonds marins. De plus, le trait et la colorisation plus éclairés d'Arnaud Boutle favorisent notre lecture de ce second tome à la fois plein de poésie et d'innocence. Un régal !



Titre : Pinocchio - tome 2 - Cœurs de pierre
Editeur : Paquet
Scénario : Corinne Denoyelle et Arnaud Boutle
Dessin et couleurs : Arnaud Boutle
Nb de pages : 48
Dépôt légal : août 2005

Super Sensible - tome 1

ANTARCIDÈS - tome 1

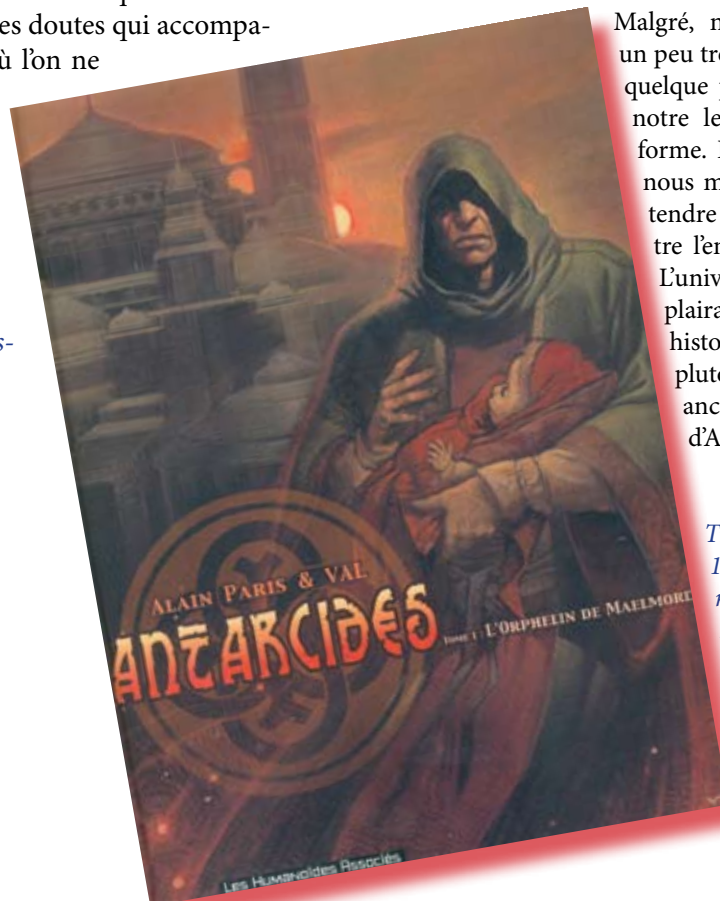
Lorsqu'on a un papa qui plaisante à longueur de journée et une maman super rationnelle, difficile pour Maxime de savoir si ses nouvelles voisines sont des extraterrestres ou non. 4 Fesses qu'il les nomme ! Car pour lui, elles ne forment qu'une seule et même entité mystérieuse. Mêmes habits, mêmes lunettes, mêmes visages, mêmes sacs, mêmes coupes de cheveux grisâtres, il ne fait aucun doute, elles viennent d'une autre planète. Pour en avoir le cœur net, Maxime mène l'enquête avec son ami José, le fantôme. Et que ne découvrent-ils pas ? Les jumelles portent des chaussettes différentes. Toutes leurs théories sur 4 Fesses seraient-elles donc fausses ? Comment en être absolument sûr ? C'est alors que Maxime croise Mr Richard évanoui dans les escaliers, non loin de l'appartement des jumelles. Cette fable pleine de monstres globuleux, de vieilles dames extraterrestres, de fantômes qui ne traversent pas les murs nous plonge dans les doutes qui accompagnent l'âge de raison. Cette étape où l'on ne sait plus à qui se confier entre notre ami imaginaire pour les autres et tous ces adultes incroyables. Une bd touchante, pleine de fraîcheur et dans laquelle Nicolas Poupon met beaucoup de sa sensibilité.

Titre : Super Sensible - tome 1 - 4 Fesses
Editeur : Paquet
Dépôt légal : septembre 2005.
Scénario et dessin : Nicolas Poupon
Couleurs : Albertine Ralenti
Nombre de pages : 48.



Il y a 12000 ans, sur le continent Antarctique, resplendissaient forêts, plaines et montagnes. Le roi fainéant Abarugon Antarcidès régnait sur le grand royaume d'Antarcie et consacrait ses journées à festoyer ou à torturer. Pendant ce temps, Dame Kaarla, son épouse, ambitionne de lui ravir le trône. Pour se faire, elle organise la mort de son mari lors d'une partie de chasse et place leur fils, seulement âgé de neuf ans, à la tête du royaume. Une faille persiste cependant dans son plan, un rejeton nommé Jaemon, fils du roi et de sa servante mystérieusement assassinée. Elevé dans l'anonymat, l'enfant grandit au sein du clan Carnghill, très loin des tourments de la capitale. La reine retrouve sa trace et s'arrange pour lancer l'armée antarctienne à sa poursuite. L'enfant possède heureusement un allié de taille, le mystérieux Sozer. Magicien visionnaire, il devance les événements et les modèle à sa guise, quelles que soient les vies à sacrifier. Par contre, les raisons de son total dévouement pour Jaemon demeurent obscures. Le protège-t-il ou en fait-il l'objet de ses convoitises ? Le récit d'Antarcidès ne déroge pas à la règle des complots et des péripéties guerrières

accompagnant tout roman d'Heroic Fantasy. On sent la facilité d'écriture du romancier scénariste Alain Paris. Malgré, notons-le, des passages un peu trop rapidement traités et quelque peu déstabilisants dans notre lecture. L'histoire prend forme. Difficile de dire où elle nous mène. D'où l'intérêt d'attendre le tome 2 pour connaître l'envergure de cette série. L'univers graphique de Val plaira aux lecteurs de bds historiques et prouve le côté plutôt illustrateur de cet ancien étudiant de l'école d'Art Emile Colh à Lyon.



Titre : Antarcidès - tome 1 - L'Orphelin de Maelmordha
Editeur : Les Humanoïdes associés
Dépôt légal : septembre 2005.
Scénario : Alain Paris
Dessin : Val
Nombre de pages : 48.

PHENIX

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

MAG

PHENIX MAG
TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE
N°0

ENTRETIENS
David Brin
J-L Fetjaine

CINEMA
Benjamin Gates
Indiana Jones

CRITIQUES
Cibson
Silverberg
Blade Trinity
The Grudge

PHENIX MAG
TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE
N°4

Le Roy
Un Géant tout neuf!

Maxime CHATAM
INTERVIEW - CRITIQUE - MINI-DOSSIER

LE SANG

CRITIQUES
Berker
Bear
Guibert
King
Pagel
Simenay

ENTRETIEN
Phillip La Roy

PHENIX MAG
TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE
N°1

ENTRETIENS
Francine Pelletier
Francis Berthelot

CRITIQUES
Van Cauwelaert
Ayerdhal
Goimard - Guiot

BEST-SELLER
Clive Cussler

PHENIX MAG
TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE
N°6

Le Space Opera flamboyant
Juan Miguel Aguilera

CRITIQUES
Do Confo
Gentle
Houellebecq
Vance

Stephen Baxter
L'histoire de la Terre

ENGLU
Le Dernier Michael
Crichton

PHENIX MAG
TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE
N°3

LE CHATEAU AMBULANT

PHENIX MAG
TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE
N°2

III
Le Triomphe du Côté Obscur

CRITIQUES
Gentle
Bacci
Senecal

CINEMA
La domination de l'animation 3D

ENTRETIEN
Sean Stewart

Frankenstein vu par Dean Koontz

PHENIX MAG
TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE
N°5

La Wolfcon à Glasgow

Nouvelle Rubrique: Les Non-Traduits

CRITIQUES
Ango
Bozzetto
Brussola
Guillaume
Koolz
Montblanc
Zimier

ENTRETIEN
George Romero
Mark Lynas

PHENIX MAG
TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE
N°3

Angé
il s'offre
st-seller

NOIRE

CRITIQUES
Valles de Comis
Evangelisti
Fiction
Oulim Yarbrou
L'Empire des Loups
Creep

ENTRETIEN
Edouard Brasey

CHRISTOPHE LAMBERT
La Nouvelle Génération de l'imaginaire est en marche!